PRIX : 1 franc 25 - Nouvelle Série - N° 23

Rédaction, Administration,
et Publicité :
7, rue Dom-Vaissette, Montpellier
Téléphone : 24-30 et 42-67

ÉDITIONS S. A. P. P., EUGÈNE CAUSSE, Pt.

L'ÉCHO DES ETUDIANTS

(FONDÉ EN 1908)
HEBDOMADAIRE DE LA JEUNESSE INTELLECTUELLE ET DU CORPS ENSEIGNANT

SAMEDI 28 JUIN 1941

Abonnements : Un an, France 55 fr.
Etranger (Convention de Stockholm) : 80 fr.
C. Chèques Postaux :
Montpellier 166-72

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL : RENÉ BARAVEL

De l'actualité des pensées de Gobineau sur la guerre de 1870

S'il y a beaucoup de différences entre la situation actuelle de la France et celle où elle se trouvait au lendemain de la guerre de 1870, les analogies sont cependant nombreuses et méritent considération et on ne les a peut-être pas suffisamment relevées.

Parmi les témoins du désastre qui marqua la fin du deuxième empire, nous trouvons le nom du Comte de Gobineau.

Ce diplomate-écrivain, par une curieuse destinée, est demeuré à peu près inconnu en France alors que sa figure prenait parfois des proportions considérables à l'étranger; nous pensons particulièrement à l'Allemagne où il a été un des précurseurs les plus importants du national-socialisme et particulièrement de la doctrine raciste. (Voir son essai sur « L'inégalité des races humaines »). Or, Gobineau, alors ambassadeur en Amérique du Sud, rentra assez tôt en France, pour assister à la guerre de 1870 et à l'armistice qui termina les hostilités entre la France et l'Allemagne. Il était donc curieux de voir quelles furent ses réactions à ce propos, d'autant plus qu'elles restent à peu près complètement ignorées. Dès le début de la guerre, notre diplomate est *effrayé de l'insouciance avec laquelle le gouvernement se lance dans l'aventure* et cela nous rappelle le mot célèbre d'Ollivier: « Il ne manque pas un bouton de guêtre » dont l'amère ironie involontaire est encore si actuelle! Plus tard, Gobineau se déclare « *le moins étonné des habitants de la France* », en apprenant la défaite et il écrit (Cf. Correspondance de Gobineau), « *A l'heure actuelle, il ne s'agit pas de récriminer, mais d'agir* ». Lors de l'armistice, il rend d'inappréciables services, négociant avec les troupes ennemies — il savait très bien l'Allemand — employant généreusement sa fortune à assister les réfugiés, essayent d'éviter les conflits avec les troupes occupantes. Mais en même temps, il réfléchit et découvre une des causes à son avis, de la défaite. Nous lui laissons entièrement la responsabilité de son idée, mais nous faisons tout simplement remarquer que c'est un côté de la question qui a été toujours négligé et dont nous nous permettrons de faire voir toute l'actualité.

« *Un fait*, écrit Gobineau, *joue un des premiers rôles dans les catastrophes auxquelles l'année 1870 a fait assister les français... avant d'aller plus loin, il faut aussi donner son nom: c'est la Vanité Nationale* ». Et Gobineau démontre que ce sentiment, inconnu au Moyen-Age, semble naître au 17me siècle, mais s'épanouit surtout au 18me avec les philosophes, s'amplifie avec la Révolution et Napoléon, pour se transformer plus tard, et voici qui n'est peut-être pas tellement inactuel, en une satisfaction béate de soi-même, assez hostile au progrès, aux influences extérieures et fort réfractaire au sentiment d'une communauté avec les autres peuples. Entendons- nous bien, et interprétons ici Gobineau: il prononce le mot vanité; il ne faut pas le confondre avec le mot orgueil!

Le vaniteux est fier sans savoir pourquoi, le plus souvent à tort, l'orgueilleux cherche à justifier son sentiment par des actes. Il faut bien avouer que nous avons trop vécu sur des formules: « impossible n'est pas français », « La seconde patrie de chacun est la France... » « Les Français, peuple le plus spirituel du monde » et convaincus sans effort de notre supériorité, nous l'avons crue éternelle, nous avons pensé qu'elle était innée et que nous étions à peu près invincibles dans tous les domaines sans avoir besoin de modifier l'état de choses existant. Certes, nous entendons bien les reproches que pourrait nous faire un patriotisme bien intentionné, mais ce dernier sentiment lui-même ne doit pas jouer le rôle des œillères qui empêchent de voir la vérité. Cela nous amène à noter deux caractéristiques de la France que Gobineau ne fait que mentionner et qui étaient il y a peu de temps, presque aussi valables qu'à l'époque où il vivait: la France s'isolait dans la contemplation de ses vertus et le français ignorait presque tout des autres peuples du monde.

J. MALOSSE.

(Lire la suite en deuxième page)

La Traction Electrique ET LA Crise des Transports sur routes

par L. BARBILLION

Professeur à la Faculté des Sciences de Grenoble

Les colonnes de la grande presse et celles de la presse technique se remplissent de plaidoyers pour ou contre la traction électrique. Un fait est là: C'est que l'essence fait pratiquement totalement défaut. Pour les chemins de fer, on peut s'en tirer encore (autorails à essence, à mazout), en revenant à l'ancien mode à vapeur qui demeure l'apanage des grands et lourds convois, en électrifiant le plus vite possible nos réseaux ferrés. En ce qui concerne la traction légère sur route ou sur rails (tramways), les avis diffèrent encore.

On préconise, en y revenant au besoin, des solutions anciennes: traction avec gaz de ville, ou analogues, comprimé ou non comprimé; emploi des gazogènes à bois ou à charbon de bois. Citons enfin la traction par accumulateurs électriques pour les voitures et les véhicules de route, avec dans le cas des transports publics de rayon d'action assez limité, la solution décorée du nom barbare de « trolleybus ». Sans prendre parti pour l'instant, il convient de faire le point, notamment en ce qui concerne la traction électrique autonome (c'est-à-dire par accumulateurs), et non autonome (c'est-à-dire avec alimentation par ligne aérienne). C'est ce que nous allons faire ci-après.

I. — TRACTION PAR ACCUMULATEURS ELECTRIQUES

Il n'est pas de semaine que la presse en zone libre, comme en zone occupée, ne nous apprenne qu'une nouvelle voiture sensationnelle n'apparaisse le lendemain sur nos voies publiques. Pourtant les données du problème n'ont pas changé. Sous réserve de l'apparition de quelque élément inédit, soigneusement établi et expérimenté dans l'ombre, on en est toujours au même point. La vitesse du petit véhicule électrique de service reste de 30 à 35 km., ce qui constitue une infériorité par rapport aux autres véhicules thermiques.

Il est vrai que, provisoirement, cette infériorité tend à s'atténuer. Motif: les encombrements de la voie publique étaient surtout dus à la faiblesse de vitesse de certains véhicules, mais ces encombrements sont, pour le moment, presque inexistants, du fait de la chute verticale du nombre des automobiles. En comptant même sur 40 km. h. comme vitesse de service, on ne peut pas dépasser, sans recharge, un parcours de 80 km. M. Krieger, un vétéran de la traction automobile par accumulateurs, faisait le point, dernièrement, à la séance de décembre 1940 de la Société Française des Electriciens.

Autre grosse infériorité par rapport aux véhicules thermiques: un kg d'essence représente 10.000 calories, soit 11,7 kwh. d'énergie équivalente. Au contraire, la batterie d'accumulateurs, en tant que réservoir d'énergie, pèse 400 kgs, et ne libère que 27 wh. par kg. En pratique, cet écart énorme est très diminué, d'abord parce que le moteur thermique a un rendement très mauvais (10 p. 100), et que le moteur électrique en a un très bon: 90 p. 100.

Autre infériorité encore de la voiture à accumulateurs: la durée de la remise en service. Alors qu'il faut 5 minutes pour introduire 14 litres d'essence dans un réservoir, il faut 7 heures pour recharger la batterie équivalente. Le poids de cette batterie est de 30 à 35 p. 100 du poids total du véhicule en charge.

Il y a quinze ou vingt ans, on a procédé à des essais systématiques, fort bien exécutés de consommation et de rendement sur des voitures à accumulateurs. Les résultats obtenus sont les suivants:

Consommation d'énergie entre 40 et 100 wh. par tonne km.

Rendement: 85 p. 100 pour le moteur électrique, 95 p. 100 pour le mécanisme, soit 80 p. 100 pour l'ensemble.

Il est à souhaiter, c'est du reste une condition sine qua non de succès, qu'on arrive à tirer, en service continu, 50 wh. par kg. de poids total de batterie, alors qu'actuellement, on n'en obtient que 30.

Dans cette même séance, consacrée à la traction par accumulateurs électriques, à l'intervention de M. Krieger en succéda une autre de M. Genin, sur l'importance du choix du type d'accumulateurs pour les petits véhicules électriques. Qu'il s'agisse, en effet, de la transformation d'une voiture à essence, ou de la conception d'une voiture nouvelle, plusieurs types d'accumulateurs s'offrent au choix du constructeur: entre le type au plomb et celui au nickel, il semble difficile d'hésiter. Le premier est moins cher et plus lourd, mais il y a équivalence entre 12 éléments au plomb et 20 éléments alcalins.

Voici quelques caractéristiques de ces éléments:

	A	B
Elément cuirassé normal.	42	et 22
Elément cuirassé léger ...	53,2	et 31,4
Elément alcalin	31,2	et 27,1

A représente l'énergie volumique en wh. par dm3.

B représente l'énergie massique en wh. par kilog.

On peut tabler sur une consommation de 75 wh. par tonne km, pour les véhicules dits légers.

En admettant un rapport de 0,30 (valeur moyenne), pour le poids de la batterie rapportée au poids total, et en comptant toujours 75 wh. à la t. km. on arrive à un parcours de 133 km., mais c'est un maximum théorique, car on ne doit pas épuiser la batterie. Si on n'utilise que 80 p. 100 de sa capacité, on obtient 103 km, ce qui est également un maximum théorique. Quelques données pratiques encore: le nombre des éléments a été normalisé récemment: 24 ou 48 éléments au plomb, de façon à ne pas avoir de tension dépassant 110 volts. On accroît ainsi la sécurité à la recharge, et les facilités d'exploitation. Ne pas dépasser en rampe, ou tout au plus pendant 5 minutes, pour le courant de décharge, une intensité donnée en ampères par la formule ci-après:

$$I = 0,75\ C.$$

C représentant la capacité en ampères-heure de la batterie calculée pour une décharge de 5 heure.

Autre précaution essentielle: Ne jamais imposer à la batterie une fourniture d'intensité considérable à la fin de la décharge.

(Lire la suite en 3me page)

L'ANTIQUITÉ FRANÇAISE LE CYCLE DU GRAAL

Nous ne nous en étions guère douté jusqu'à présent: nous avons une antiquité celte et française aussi disponible, aussi riche, aussi profonde, aussi intacte que le fut, brusquement sugie de l'érudition et des palimpsestes, l'antiquité gréco-latine pour les humanistes du 16e siècle.

..Certes, le romantisme s'en douta; mais il ne vit dans la prodigieuse époque d'Arthus et des bardes bretons, qu'un prétexte à couleur locale, à un goût puéril des primitifs et de nos héroïques enfances, à quelques fastidieuses reconstitutions historiques. Son entreprise la plus valable est d'avoir livré les chevaliers de la Table ronde, pieds et poings liés à l'érudition. Augustin-Thierry stérilise notre mythologie et Parsifal s'évade chez Wagner.

Or, la signification exacte de nos premiers romans féériques est contraire à sa signification véritable, authentique. Il ne s'agit pas de savoir quelles réalités historiques passagères ces mythes recouvrent, mais quelle substance humaine éternelle ils permettent de retrouver encore. Peu importe ce que signifiait en son temps le mythe de Tristan. Peu importe que Denis de Rougemont en ait dans son livre précieux faussé le sens momentané; il l'a étendu, il l'a fécondé, et cela nous suffit. Peu importe que sur les conseils de l'Eglise catholique, les symboles guerriers des Gaëlois soient devenus ceux de la lance et du sang de la Passion. Peu importe que Merlin, l'enchanteur soit en fait le prince breton Myrdhyn et que la conquête des exilés de la voictoire, soit devenue la quête du sang, de la pureté, et la vraie Vie. Peu importe encore que les romans du Graal soient un exposé esotérique de l'idéal des Citeaux. Respecter l'égoïsme des mythes est à peine bon pour les historiens, le critique et le poète doivent seulement respecter leur propre égoïsme.

■

Kleber Hœdens demandait récemment que le roman soit assez digne-ment considéré pour qu'il puisse devenir un jour notre genre national notre Iliade. Or, notre époque nationale, beaucoup plus que la Chanson de Roland, fut ce cycle admirable des romans du Graal, de Merlin, Lancelot, Tristan, Gauvain, Erec, Giron Le Courtois et Arthur. Tout ce qu'ils recouvrent est sans doute intéressant, mais tout ce qu'ils découvrent, c'est la richesse inépuisable du roman d'amour de la France, c'est la matière même du roman. On se lassera de réduire à des éléments connus l'immense inconnu de la littérature courtoise; mais on ne se lassera jamais de transfigurer nos quêtes merveilleuses, le mystère toujours étonnant du Graal, le mythe de la pureté, l'aventure incessante de l'amour dominé, malheureux et mortel, l'étrange visage de Perceval ou de Galaad.

■

Pour transfuser au roman un sang nouveau, on a trouvé la veine féérique. On aura tôt fait de l'épuiser si l'on ne remonte à son cœur. La féérie deviendra de plus en plus grise, de plus en plus facile, de plus en plus gratuite; on ne diluera plus qu'une loufoquerie distinguée.

La féérie n'es tout de même que l'atmosphère d'un monde perdu, encore éparse autour de nous. Nous en respirons le parfum déjà un peu vulgaire. Du monde courtois magnifique pendant n'avons déjà plus que ce demi-monde.

La féérie n'est pas ce brouillard que les sorcières littéraires mêleraient à leurs philtre sommaire. Elle n'est pas un vague à l'âme où l'écrivain et le lecteur complices recherchent le souvenir confus d'une magie plus vraie et plus carnivore. La féérie n'est pas la surimpression. Elle ne deviendra créatrice et valable que si elle épouse à nouveau le monde de l'antiquité française qui s'éloigne. Elle est la dialectique de l'angoisse courtoise.

Jaime GHISLAIN.

(Lire la suite en 3me page)

PLAIDOYER contre les GRINCHEUX

Et prends mon Larousse et lis: « Grincheux : susceptible, revêche. Exemple: un client grincheux, j'évoque aussitôt une sorte de vieux bonhomme, tête bralante, face ridée comme une vieille pomme tordue d'un pli désabusé, regard oblique. Je ne sais si si mon image du grincheux est exacte et si celle que vous vous faites de lui est semblable à celle-là, en tous cas, le type existe, vous rencontrez quotidiennement des grincheux, et le fait même que, de qualificatif, le mot soit devenu substantif prouve combien le type est réel.

Hier donc, et aujourd'hui encore, à la poste, « au restau », dans le train, au théâtre, voire à l'église, on rencontrait partout cette espèce d'homme. Ma situation estudiantine, heureusement, ne m'oblige pas à faire des queues devant les boucheries, mais je suis sûr que j'y trouverais plus encore qu'ailleurs, des grincheux.

Et ces grincheux, vous les entendez, distillant leur bile, tantôt avec des gloussements pitoyables, tantôt jouant d'une ironie sans cesse aiguisée, tantôt enfin, sur un ton qui fait dire au gosse du voisin « Oh! il est méchant le Monsieur! ». Hé non, il n'est pas méchant, il ne l'est pas le plus souvent! Seulement, voilà: il est grincheux, c'est un grincheux: cherchez en votre tête ou dans tous les dictionnaires du monde, vous ne trouverez pas un autre mot qui dise ce que vous apprenez par le mot « grincheux ». Si bien qu'on finit par conjuguer le verbe grincher: reconnaissons-le, s'il n'est pas très académique, il dit bien ce qu'il veut dire.

« Susceptible, revêche », dit le Larousse: vous voyez d'ici le beau travail d'un tel homme, ou d'une telle femme, dans la société; mariez-le: si ce n'est point le divorce à bref délai, c'est cette atmosphère perpétuelle de mauvaise humeur ou baigne un ménage: c'est la constipation à deux. Met-

tez-le en rapport avec ses semblables, et ce sont les chicanes, les agaceries, et les médisances sans parler des disputes quotidiennes avec Pierre et Paul, qui sont monnaie courante. En face d'une autorité quelconque, d'une organisation, d'une législation, voilà notre homme qui trouve que tout va mal. Il coopère à son insu à tous les travaux de sape, à toutes les entreprises de démolition d'un ordre quelconque établi. Je dis, à son insu, et j'ajoute: sans qu'il le veuille, car un grincheux est précisément tout le contraire d'un révolutionnaire: il n'agit pas, il parle, il ne combat pas, il persifle. Et d'ailleurs, si la révolution se faisait, il serait malheureux, il ne pourrait plus grincher. N'empêche, répétons-le, que le grincheux coopère au désordre, et l'on s'imagine sa nocivité dans une époque de malheurs comme la nôtre; il n'est pas fait pour nous donner des raisons d'espérer, ni pour nous insuffler la volonté de redressement. L'homme est donc dangereux, et le danger est d'autant plus grand que l'espèce est plus répandue.

Mais le vrai mal ne me semble pas être là, car après tout, s'il plaît aux vieillards de grincher, s'il plaît aux grincheux de voir tout par le mauvais côté, à leur aise et tant pis pour leur foie: on commence à connaître leurs radotages et leurs dadas, on a son opinion sur eux. Il me semble d'ailleurs que l'existence du grincheux est fatale, car, après tout, la vie n'est pas rose pour tous, la justice parfaite n'est pas de ce monde et chacun n'a pas à se louer également du sort que lui a fait la société.

Mais le mal, il me semble le voir, dans la constatation qu'on rencontre de jeunes grincheux, et, étant étudiant, c'est dans la jeunesse étudiante, parmi mes frères, que j'ai repéré quelques phénomènes.

Jeunes grincheux, grincheux jeunes: ces deux mots répugnent autant à la raison qu'à l'euphonie. Comment être à la fois grincheux et jeune?

C'est impossible, c'est vrai. Mais alors, il faut s'entendre: il y a jeune et jeune; jeune d'années et jeune d'esprit, de même qu'il y a vieux d'années et vieux d'esprit: Pétain est jeune, car il est de ces vieillards dans les yeux de qui: « l'on voit de la lumière ». Péguy serait jeune encore aujourd'hui, malgré ses 68 ans, sans la balle qui lui troua le front en 1914. Ainsi, peut-on dire, que tel étudiant, tel lycéen, vivent, agissent et réagissent (ou ne réagissent pas!), parlent et se distraient comme des vieillards : ils sont des vieillards, des vieux d'esprit.

Et mieux, ils ont des vieux les manies et les travers, sans avoir d'eux la sagesse, et ils grinchent... et l'on a des jeune grincheux. Et il faut réagir contre çà, car le mal est contagieux!

N'exagérons rien: Dieu merci, ces grincheux là sont encore rares. J'en connais au maximum une dizaine, dans mon amphi. L'étudiant est rouspéteur à ses heures, il est souvent frondeur, le chahut et le chambard ne sont pas pour lui déplaire. Mais en général, il

n'est pas grincheux, il n'est pas sans cesse à chercher le défaut, la paille dans l'œil du voisin, la faiblesse ou « ce qui cloche partout où il se trouve. Il ne regarde pas toujours vers en bas, avec les yeux envieux des crapauds de Chantecler.

Malheureusement, on trouve, c'est un fait, des grincheux à la Fac: ils ne sont que dix environ, dans mon amphi., mais ils sont bien dix! Et la situation actuelle, ou l'égoïsme passe un mauvais quart d'heure, n'a pas peu fait pour faire grincher les grincheux. La conversation de certains, qui croient avoir acquis l'esprit étudiant en même temps que la carte, n'est qu'une longue jérémiade: sur la sellette se succèdent les camps de jeunesse, les congés écourtés, les lois et règlements intéressant la vie estudiantine, sans parler des inépuisables lamentations, qui ne sont pas spéciales aux étudiants, dont retentissent les compartiments de wagons et les salles de restaurant: restrictions, cartes, tickets, injustices, rutabagas, correspondance, etc.

Alors, non! C'en est assez, messieurs les grincheux, « Allez baver ailleurs », s'est écrié, excédé, Chantecler, chassant les crapauds. Et s'il ne leur a pas dit sous cette forme, il le leur a fait comprendre. Il ne s'agit d'ailleurs pas de récriminer sempiternellement: çà n'arrange rien, çà aggrave tout, et maintenant le mal serait pire qu'à toute autre époque. On aurait dû réagir depuis longtemps, et remonter la pente: le sens du ridicule est une qualité française, le sel de l'ironie est un sel français, mais prenons garde que l'esprit critique dont nous sommes fiers ne dégénère, exarcerbé en « esprit de critique », c'est l'esprit critique devenu manie, à l'état maladif, qui a abouti à faire des grincheux des séniles précoces.

Que diable, réagissons! La Révolution est enmarche, Pétain en tête, et la guerre à notre vieille pourriture est déclarée. Voilà qui devrait faire cesser les « grincheuseries ». Ah, mais voilà: une révolution, une rupture, çà exige des sacrifices, des efforts, autant d'atteinte aux petits égoïsmes. Soyons-en sûrs, les grincheux ne laisseront pas échapper l'occasion! Mais alors disons-leur: assez! Clouons-leur le bec et ils se tairont quand ils verront que « çà ne prend plus », car ils savent qu'ils ne sont pas le nombre.

Mais ne réagissons pas qu'en paroles: que nos pensées et nos actes éclairent et autorisent nos réactions verbales.. Faisons-nous, dirait Rostand, « des yeux qui, voyant le laid, voient le beau quand même ». Et surtout, puisque le mot « grincheux » vient du verbe grincer, faisons en sorte que çà ne grince plus: **mettons-y de l'huile.** Cette huile, on n'a pas besoin de ticket pour la trouver, un peu de bonne volonté suffira. Cette huile s'appelle: douceur, amitié, affabilité, fraternité, et pour un chrétien, charité, amour. Elle s'appelle aussi: discipline, adhésion totale et confiance envers ceux qui nous appellent au devoir. Elle s'appelle enfin foi en l'avenir et joie débordante dans tous les actes de toutes nos journées. C'est là l'unique secret des anciennes splendeurs estudiantines: Rabelais nous y convie et pour revenir à des temps meilleurs, nous **n'avons que faire des grincheux!**

P. VIRE.
(Montpellier).

Après l'article de M. Louis Gachon

Discussion sur un enseignement secondaire rural

L'UNIVERSITE FRANÇAISE ET LA RENOVATION NATIONALE

L'article récent de M. Gachon, professeur à la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand, a été lu certainement avec beaucoup d'intérêt. On ne peut en effet lui contester une certaine originalité. Deux idées essentielles y sont présentées: le fait actuel: « La ruée vers le Bachot », une suggestion: la création d'écoles secondaires spéciales pour les ruraux. Elles sont assez difficiles à lier entre elles; s'il y a déjà trop de candidats au baccalauréat, pourquoi créer encore une catégorie nouvelle de bacheliers?

Il est incontestable certes que le baccalauréat est de plus en plus demandé, et nous ne discuterons pas la suggestion de M. Gachon, laissant à d'autres le soin de trancher ces hautes questions. Mais, M. Gachon étaye son raisonnement avec des considérations beaucoup moins acquises qu'il ne nous le dit.

D'abord, il parle successivement de terriens, de campagnards, de ruraux, de paysans, de notables, de gentilhommes campagnards, autant de mots dont l'homonymie n'est qu'aproximative, mais comme d'autre part il cite les paroles si juste du Maréchal, qu'avec tout champ abandonné c'est une parcelle de France qui meurt, nous croyons interpréter fidèlement sa pensée en considérant qu'il a voulu parler du paysan cultivateur.

Alors peut-on sans réserve souscrire au postulat du début à savoir qu'au milieu du siècle dernier, un nombre important de Jeunes Terriens devenaient bacheliers au lycée et au collège avant de prendre la succession paternelle? De quel coin de France s'agit-il ? Sans doute ni de celui qui a vu naître M. Gachon, ni de celui où se passèrent nos premiers ans.

Personne ne conteste que le nombre des candidats au baccalauréat n'ait augmenté de façon anormale en ces dernières années, mais à qui fera-t-on croire que l'enseignement secondaire tel qu'il est actuellement conçu, est un des grands responsables de la dépopulation des campagnes? Quel est le pourcentage actuel des fils d'authentiques paysans parmi les candidats au baccalauréat? Je ne parlerai, quant à moi, que de ce que je connais bien. Nous étions peu nombreux les fils de paysans, pensionnaires au collège, tous boursiers par surcroît et notre but en étudiant n'était pas de devenir des gentilhommes campagnards, d'abord parce que notre seule qualité de bacheliers n'eut pas suffi à nous mettre si haut, et ensuite parce que n'étant pas des fils uniques, nous n'avions seulement pas de ferme à exploiter. Pour parler comme M. Gachon, nous ferons une constatation de fait, c'est que les fils de paysans assez aisés pour faire leurs études sans bourse, étaient neuf fois sur dix à l'école secondaire libre mais pas avec nous.

Et comment l'internat et ses contraintes nous eussent-ils donné le goût de la vie citadine? Nous vivions en marge d'une cité d'allure toute campagnarde. Dans nos courtes sorties que les retenues espaçaient souvent, que pouvions-nous en connaître? Par ailleurs, le contact n'était pas coupé avec la campagne de notre enfance, et comme la période de nos vacances coïncidait avec celle des grands travaux, nous étions bien placés pour ne pas en voir le seul côté poétique. Si nous tenions à être de bons élèves, ce n'était pas avec l'idée préconçue de nous préparer une existence de citadin, mais avant tout pour justifier aux yeux de nos parents notre entretien au collège. Nous étions des privilégiés, parait-il, et on nous le rappelait souvent. Les tentations de la ville ont alors et depuis, si peu touché la majorité d'entre nous que nous avons conscience d'être condamnés à rester toute notre vie des « déracinés ».

L'enseignement secondaire au collège et au lycée (M. Gachon ne parle que d'eux) n'attire donc qu'un nombre relativement restreint de terriens. Alors est-ce en pensant à eux qu'on doit le réformer? Il ne faudrait pas donner une importance excessive à une question mal posée. M. Gachon nous dit encore qu'entre l'école primaire du village et le collège de la ville il n'y a rien. Mais un fils de paysan n'a pas besoin d'aller au collège pour faire la distinction entre le sillon-surface et le sillon linéaire; dès avant le certificat d'études, en plantant lui-même les « pailles » qui limitent les sillons du semeur, le petit garçon aura compris qu'il ne s'agit pas du sillon dont lui parlent ses livres de classe.

L'idée de substituer, dans les études secondaires, le vieux français au latin, sous prétexte qu'on ne parle pas cette dernière langue, n'est qu'assez originale. Si notre notable bachelier parle le français, le patois et connait un peu de latin, il reconstituera de lui-même le vieux français. Suffirait-il donc aussi d'un diplôme pour être classé dans une élite? Et je n'arrive pas à voir comment cette élite factice et diplômée polariserait la résistance des campagnards à l'attraction des villes.

Que les gentilhommes campagnards s'instruisent nous n'y voyons que des avantages, mais pour le terrien véritable, celui qui s'occupe réellement de l'exploitation directe de la terre, il n'est nul besoin, de diplôme secondaire, même d'un nouveau genre. Au surplus, à quoi lui servirait cette instruction livresque et de surface? Et le vieux Virgile n'aura-t-il pas éternellement raison « O fortunatos nimium »...

Marcel TASTA.

■ ■

Sic canibus catulos similes,
sic matribus haedos Noram.
Virgile, Bucolica (Egloga I).

Ainsi je voyais ressembler les petits chiens à leurs pères et les chevreaux à leurs mères, dit l'ami des Muses.

Je suis « rural », comme M. Gachon, professeur à la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand, et, malgré cela je n'ai pas eu l'heur de faire de telles constatations. Je m'en rapporte donc à Virgile qui doit probablement se tromper; si cela suffit à mes connaissances de zootechnie génétique je n'irai pas jusqu'à demander que l'on confie au poète latin la formation professionnelle de nos cultivateurs ou de nos vétérinaires. N'y a-t-il pas pour cela le procédé ordinaire qui consiste à apprendre son métier dans la ferme de ses pères, et les écoles pratiques d'agriculture dont il suffirait d'augmenter le nombre si l'on voulait faire quelque chose pour l'enseignement agricole. D'autant que suivant la méthode chère à M. Labbé (ex-directeur de l'Enseignement Technique et plus tard commissaire général de l'Exposition 37) on a tendance à faire dans ces écoles graviter autour de la profession toute la culture. On y apprend sans doute, conformément aux vue de M. Gachon, l'essentiel de ce qu'il nous développa relativement à la philologie agraire si j'ose dire, et spécialement les usages divers du mot « sillon », et la distinction entre le soc et le versoir, et encore bien d'autres agronomiques subtilités.

Mais alors, à quoi bon demander la création d' « humanités rurales » ? Il semble bien qu'il y ait là une contradiction dans les termes. **Homo** est un genre, les philosophes en sont persuadés bien que sociologue et biologistes veuillent y voir seulement une espèce, et l'humanisme au sens premier et profond du terme n'est-il pas l'ensemble des doctrines tendant à **ouvrir** les castes ou les classe, les corporations, les religions ou même les races dans le **genre humain?** Et ce, du point de vue plus spécialement intellectuel, comme pendant des « inventions morales » des Stoïciens avec leur « caritas generis humani » et de Jésus prêchant l'universel amour. Cette tendance à « l'ouvert » pour parler le langage de M. Bergson est peut-être le plus beau caractère de notre civilisation occidentale et c'est elle sans doute qui a fait la valeur de l'enseignement secondaire français. Nous souhaitons que cet enseignement garde ses caractères pendant longtemps encore, et nous souhaiterions même qu'on pût lui donner la mission de former tout ce qui dans la nation pense, commande ou rêve.

(Lire la suite en 3me page)

De Mérindol à Canut...

Pour du Vent

MON VIEUX CANUT ,

As-tu déjà réfléchi à ce qu'a d'étrange l'expression « faire la queue » ? Il existe ainsi des mots ou des groupes de mots dont on a pris le sens habituel en telle accoutumance qu'on oublie leur sens littéral. C'est le cas pour celui-là. Si l'on prend à la lettre le sens du verbe faire et celui du substantif queue, on obtient de curieuses images. Quant au sens habituel de cette expression, il évoque lui, des tableaux lamentables que, jusqu'ici, il nous avait été épargné, dans notre village, de contempler.

Dans notre petit bourg, chacun pourvoie à peu près à ses propres besoins. Il n'est pas de maison sans jardin. Il n'en est guère sans vache ni poulailler. Pourquoi donc se serait-on mis à la file indienne devant l'épicerie de Mme Germinie?

Or, depuis une dizaine de jours, cela a changé. Chaque soir, une heure avant l'arrivée du tortillard qui revient du chef-lieu, on peut voir presque tous les hommes du village s'agglutiner devant la porte du café-bureau de tabac, dans l'attente de leur paquet de gris ou de gauloises.

On y voit le père Olivier, un fainéant, un « bras cassés » que ni la faim, ni la peur n'aurait pu contraindre à rester si longtemps le cul loin de sa chaise. On y voit M. Dumolet, le propriétaire de la seule villa du pays, qui ne dit pas bonjour à tout le monde et ne serait pas allé acheter deux sous de pain pour éviter une course à sa femme. On y voit enfin tous les braves travailleurs du village, qu'un tremblement de terre n'eût pas arraché à leur champ ou à leur établi, et qui viennent ici perdre leur temps dans l'attente d'un peu de fumée.

Ils attendent patiemment une heure, deux heures, mais ils s'écharperaient entre frères pour une place contestée dans la queue, car il n'y a pas toujours du tabac pour tous.

Cette assemblée d'hommes piétinante et suante, résignée, désarmée, quasi suppliante, est plus pénible à voir que celle des ménagères lasses devant les boucheries, comme il en est hélas, à la ville voisine.

Ces « queues » d'hommes obsédés, c'est le symbole de notre temps où l'on voit l'humanité, oubliant quelques simples et évidentes réalités, se passionner, palabrer, peiner, se battre, pour du vent.

Ton vieux
MERINDOL

MémoNum © montpellier3m

LA VIE DES UNIVERSITÉS

UNIVERSITE D'AIX...

SERVICE CIVIQUE RURAL

En prévision de cette fameuse « bataille du pain » que la France est bien décidée à gagner, les différents mouvements de jeunesse battent de tous côtés le rappel des bonnes volontés.

C'est ainsi que la J E C en liaison avec la Jeunesse Agricole Chrétienne, a mis sur pieds toute une organisation.

Les Scouts et les Compagnons s'affairent également de leur côté, pendant que les chefs, brevetés d'Uriage ou du Lavandou, s'occupent de recruter leur « dizaine ».

A toutes ces bonnes volontés est venue se superposer la circulaire officielle. Désormais, tous les étudiants doivent s'inscrire au secrétariat de la faculté sur l'une des quatre listes prévues.

On peut dès à présent affirmer que la Terre ne manquera pas de bras cet été: un coup d'œil sur les différentes listes est pleinement rassurant à ce sujet.

Une seule ne porte que quelques noms: celle des étudiants ayant à faire valoir des motifs d'exemption.

R. M.

■ ■

COLLEGE INTERNATIONAL DE CANNES

Du 21 juillet au 12 septembre, la Faculté des Lettres d'Aix, organise à Cannes, des cours de vacances pour les étudiants étrangers, sous la direction de M. Mignon, maître de conférences à Aix, et Directeur du Centre Universitaire de Nice.

Voici quels sont les différents sujets que traiteront les professeurs.

Cours supérieur

XVI° siècle. — La pléiade, par M. G. Lote, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix.

XVII° siècle: Doctrine classique française, par M. Etienne Gros, doyen de la Faculté des Lettres d'Aix.

XVIII° siècle: Jean-Jacques Rousseau, précurseur du Romantisme, par M. A. Musso, professeur agrégé au Lycée de Nice.

XIX° siècle: Du Romantisme au Symbolisme, par M. A. Guillerman, professeur agrégé au Lycée de Nice.

XX° siècle: Le Roman, de Paul Bourget, à François Mauriac, par M. Chaix-Ruy, ancien proviseur du Lycée Chateaubriand, à Rome.

Jules Renard, Paul Valéry, par M. Maurice Mignon.

Quelques aspects de la littérature contemporaine, par M. R. Warnier, directeur de l'Institut Français au Portugal.

Charles Péguy et Paul Claudel, par M. Onimus, professeur agrégé au Lycée de Nice.

Trois poètes chrétiens: Louis le Cordonnel, par M. Maurice Mignon; Paul Verlaine et Francis Jammes, par M. A. Musso.

Histoire de la langue et phonétique par M. de Kolovrat, docteur ès Lettres.

Géographie de la France et de l'Empire, par M. Bénevent, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix.

Histoire et civilisation de la France contemporaine, par M. Bourilly, doyen honoraire de la Faculté des Lettres d'Aix.

Littérature provençale: Mistral, guide et animateur de la Renaissance française, par M. E. Ripert, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix.

La Civilisation française dans le monde, par MM. Mignon, Clavel, Warnier, Sarrazin, etc.

Cours moyen

Phonétique, par M. de Kolovrat, Dr ès Lettres.

Langue française, par M. de Kolovrat.

Civilisation de la France contemporaine, par M. Sarrazin, professeur au Collège de Cannes.

Cours élémentaire

Grammaire élémentaire, par M. Lafon, professeur au Collège de Cannes.

Cours communs de prononciation et de diction, par Mme Derché et M. M. Millet.

Cours communs de traduction: Anglais, Allemand, Espagnol, Italien, Roumain, Serbo-croate, Portugais.

Les examens, facultatifs d'ailleurs, auront lieu à la fin du mois d'août.

Aucun diplôme n'est exigée pour l'inscription.

Cette année, à titre exceptionnel, les étudiants français seront admis à suivre les cours, mais aucun diplôme ne pourra leur être délivré.

■ ■

FACULTE DE DROIT

Colis aux étudiants prisonniers. — Au mois d'actobre 1939, deux étudiants de la faculté de droit, MM. Haag et Tampon-Lajariette avaient fondé à Aix, le **Comité d'Entr'aide aux étudiants mobilisés.**

Puis les deux fondateurs furent à leur tou appellés sous les drapeaux et c'est M. Latil qui fut chargé de la direction du Comité, lequel, depuis l'armistice, est devenu en quelque sorte une annexe de l'Equipe de service social, s'occupant des étudiants prisonniers.

A la suite de deux collectes effectuées le mois dernier, M. Latil ayant réuni plus de 1.000 francs, les employa à l'achat de différents livres de droit, qui viennent d'être envoyés à Genève au « Fond européen de secours aux étudiants » où l'on se chargera de la répartition.

Grâce à la générosité des étudiants, quatre envois successifs ont pu être ainsi faits.

En outre, plus d'une centaine de romans recueillis dans les deux facultés, ont été remis à la Croix-Rouge d'Aix qui se chargera de leur acheminement vers les camps de prisonniers.

La plupart des étudiants étant aspirants se trouvent rassemblés dans un même camp, ce qui facilite, dans une certaine mesure la poursuite de leurs études.

Comme la liste exacte de tous les prisonniers des facultés d'Aix n'a pas pu jusqu'à présent, être établie je ne publierai aucun nom, car ce serait une injustice envers ceux qui seraient involontairement omis.

Néanmoins, que tous connus ou inconus, qui au-delà des frontières attendent impatiemment l'heure de la libération, sachent que personne ici ne les oublie, même en cette période d'examens.

CONCOURS DE FIN D'ANNEE

Concours entre les étudiants de la faculté. — Le 13 juin, les étudiants des trois années de licence ont composé sur la première matière, matière obligatoire, du concours de fin d'année organisé entre les étudiants de la faculté.

Ces matières obligatoires sont respectivement:

1° année: Droit Romain.
2° et 3° années: Droit civil.

Le 21 juin ont eu lieu les compositions portant sur les différentes matières tirées au sort qui sont pour cette année:

1° année: Droit civil.
2° année: Droit criminel.
3° année. Droit international privé.

Concours spéciaux. — En vue de l'attribution du prix Edmond Vermond, fondé par un ancien professeur de la faculté, un concours de Droit Romain a eu lieu le 20 juin, de 7 h. 30 à 13 h. 30, entre les étudiants des années de Licence et de Doctorat.

Le 17 juin eurent lieu les épreuves du Prix de Pitti-Ferrandi, fondé par un ancien professeur de la faculté, et du prix Laurent-Filhol, du nom d'un ancien élève.

Le premier de ces deux prix porte sur le Droit Criminel, le second sur le Droit commercial, à l'exclusion du Droit maritime.

Session spéciale du 16 juin. — Matiètes tirées au sort:

1° année: Economie politique.
2° année: Economie politique.
3° année: Législatin financière.

Session ordinaire de juin 1941. — Matières tirées au sort:

1° année: Droit romain.
2° année: Droit administratif.
3° année: Droit international privé.

EXAMENS ET CONCOURS

Les épreuves écrites de la session spéciale, viennent de se dérouler il y a quelques jours.

Voici les sujets donnés dans chacune des années de licence:

Première année

Droit civil: 1) Ouverture et délation de la tutelle;
2) Le Conseil de famille.

Economie politique: 1) Les virements en banque et les chambres de compensation.

Deuxième année

Droit civil: 1) Le dol dans la formation des contrats.
2) La subrogation légale.

Economie politique: 1) Mécanisme des points d'or.
2) Les fonds d'égalisation des changes.

Troisième année

Droit civil: 1) Les règles générales des dévolutions « ab intestat ».
2) Les pouvoirs du mari sur les biens communs en régime de communauté.

Législation financière: 1) Non affectation des dépenses.
2) La spécialisation des crédits.

CONCOURS

Première année

Un tout petit nombre de volontaires se sont présentés ces jours-ci pour affronter les épreuves des différents concours. En outre, près de la moitié s'enfuirent dès le premier engagement.

Voici quelles étaient les causes de leur panique:

Droit romain: Le lien juridique entre la mère et l'enfant aux différentes époques du Droit romain.

Droit civil: Comparer la tutelle des enfants légitimes avec celle des enfants naturels. — R. M.

...MARSEILLE

FACULTE DE MEDECINE ET DE PHARMACIE

Remise des diplômes d'hygiène. — Le 18 juin, à 15 heures, dans l'amphithéâtre de l'Institut d'Hygiène, au Palais du Pharo, a eu lieu la remise solennelle des diplômes d'hygiène aux lauréats de cet Institut.

La céréminie présidée, en l'absence de M. le doyen Cornil, par M. le professeur Mercier, assisté de M. Goulley, représentant régional du Secrétaire d'Etat à la Santé et à la Famille et, en l'occurence, de M. le préfet des Bouches-du-Rhône, a débuté par une allocution de M. le professeus Violle, Directeur de l'Institut, qui en termes choisis à démontré tout l'intérêt que représentent, à l'heure actuelle, les études spécialisées d'Hygiène.

M. Mercier a ensuite remercié les professeurs qui ont si largement contribué à donner à cette session son éclat, et félicité les 30 lauréats qui, par leur succès, ont témoigné de l'excellence de cet enseignement.

Les parchemins ont ensuite été remis aux nouveaux diplômés et nous félicitons bien vivement MM. Bonneau et Schachter qui ont obtenu, devant un Jury, conscient de l'importance de ce grade universitaire, la mention Bien.

Nomination et distinction. — M. Roche, profesesur de chimie-biologique à la Faculté de Médecine de Marseille, a été nommé directeur de l'Ecole des Hautes Etudes, à la tête du laboratoire de Biochimie comparée, créé par décret ministériel du 21 mars 1941, et rattaché au Laboratoire de chimie biologique de la Faculté.

Le laboratoire de Biochimie comparée est le seul organisme officiel de ce type existant en France. Il a été créé en remplacement du Laboratoire maritime de Wimereux.

D'autre part, M. le Professeur Roche, qui avait reçu en 1937, le prix Philippeaux de l'Académie des Sciences pour recherches sur les pigments respiratoires, vient de recevoir de la même Académie, le Prix Monthyon, pour recherches sur l'ossification.

A cet éminent professeur et savant, l'Echo est heureux d'apporter ici ses biens vives et respectueuses félicitations.

■ ■

FACULTE DES SCIENCES

Diplôme d'études supérieures. — Mlle Denise Mongin a soutenu devant un jury composé de M. le doyen Corroy et de MM. Kollmann et Denizot son diplôme d'Etudes supérieures de Sciences naturelles sur le sujet suivant: « Les Lamellibranches du Burdigalien de Provence ».

Ce travail a comporté la révision des Lamellibranches d'une partie du Miocène de la Provence, suivie d'une étude de Paléo-Biologie de certaines familles. Une reconstitution Paléo - Géographique des temps burdigaliens a été tentée.

Deux interrogations ont porté en outre sur:

1° La dépression périalpine au Miocène;

2° L'évolution des éléphants fossiles.

Mlle Denise Mongin a été déclarée diplômée d'Etudes supérieures de Sciences naturelles avec la mention « Très-Bien » et les félicitations du Jury.

S. F.

M. Mathon a soutenu le 4 juin dernier, un Diplôme d'études supérieures de Sciences Physiques.

M. Mathon avait présenté un mémoire sur « L'étude des tubes luminescents industriels et de leur appareillage ».

Le Jury comprenait: MM. Sève, M. Margaillan et M. Jausseran.

La Faculté lui avait proposé comme deuxième question: « Les Hygromètres ».

M. Mathon a été reçu avec la mention « très bien ».

UNIVERSITES DE CLERMONT-Fd. ET DE STRASBOURG

FACULTE DE MEDECINE

Anatomie

Première année: 1) Description d'une vertèbre type. Caractères différentiels des vertèbres cervicales (atlas et axis exceptés), dorsales et lombaires;

2) Muscle sterno-cleido-mastoïdien, son innervation;

3) Glande sous maxillaire.

Pour les étudiants évadés ou revenus des camps de Jeunesse, depuis le début de l'année:

1) Tibia;
2) Muscles sous-hyoïdiens;
3) Glande parotide.

Matière tirée au sort: Chimie

1) Phospho-lipides;
2) Rachitisme expérimental;
3) Réactions de précipation des protides.

Physiologie

Deuxième année:

1) Rôle physiologique de la corticosurrénale;

2) Courant d'action et courant de repos du muscle;

3) Centre réflexe du clignement après excitation de la cornée.

Matière tirée au sort: Histologie-Embryologie

1) La région fundique de l'estomac;
2) L'épiderme;
3) Développement de l'hypophyse.

UNIVERSITE DE MONTPELLIER

FACULTE DE DROIT

Petite surprise. — Les candidats au diplôme de Droit Public devaient passer leur examen Lundi; mais un professeur appelé vendredi à Vichy dut le faire retarder.

Heureuse surprise dira-t-on pour les candidats,! mais le secrétaire trop zélé expédia les bulletin de renvoi dès le Vendredi soir.

Que ne les a-t-il envoyés lundi matin!

Toujours les mêmes. — L'autre semaine, nous avions dû signaler l'erreur commise par le Temps en déformant le nom du professeur Delbez. Le chroniqueur juridique de ce journal est depuis longtemps en chômage, et l'on y voit rarement les arrêts résumés du Conseil d'Etat (le dernier est celui de l'affaire Dusanne). La chose peut donc s'expliquer: Un professeur de faculté ne saurait arriver à la notoriété d'une vedette de cinéma.

Voici maintenant que l'Eclair de Montpellier s'attaque au nom de notre doyen, l'auteur bien connu de « La révolte des faits contre le Code »; Morin y devient Maurin.

Pour un journal local, c'est une coquille un peu forte!

L. POUGET.

Thèses. — M. Stéphani Pierre a soutenu sa thèse sur le sujet: « La nature de la responsabilité en matière de troubles de voisinage ».

Le jury lui a décerné la mention Très Bien.

— Mlle Renée Carcassonne a soutenu la sienne sur: « Etude critique de la législation relative à la réparation des conséquences des maladies professionnelles ». Mention Très Bien.

— M. Méjean Guy a soutenu « Etude de la capacité juridique des personnes futures en droit civil français », mention Très Bien et éloges.

— Mlle Taillade Meryem a soutenu: « Evolution comparée de la législation du travail féminin » mention Assez Bien.

— M. Saint-Alary Roger sur: « La détention, notion et portée d'application en droit privé français », mention Très bien et éloges.

Nos félicitations.

DIPLOME D'ECONOMIE POLITIUQE

Sont admis:

MM. Régis, Lamson, mention Très Bien; Cros Marc, mention Assez Bien; Abet, Dufour, Dulon et Martinet.

■ ■

FACULTE DES SCIENCES
SUJETS DES EXAMENS DE LICENCE

Physique appliquée

Question de cours. — Faire le schéma d'un amplificateur à deux nappes à courant continu. En calculer les différents éléments (résistances, piles, etc...) en supposant que les carctéristiques des lampes sont définies par le tableau suivant:

Pot. plaque	Pot. grille	Courant plaque
—	—	—
30 V.	0 V.	4 milliamp.
70 V.	0 V.	8 —
70 V.	4 V.	4 —

Problème. — On alimente sous 220 volts aternatifs (50 périodes) un transformateur sans résistance ni fuites possédant 200 spires au primaire et 100 au secondaire et qui, à vide, absorbe 1 ampère efficace.

1° Sachant que le noyau magnétique a une section de 60 centimètres carrés, calculer à quelle induction màxima il est soumis.

2° Le secondaire de ce transformateur alimente un moteur série à collecteur de résistance négligeable fournissant son maximum de puissance pour une vitesse de trente tours par seconde. Sachant que ce maximum est égal à 550 watts, calculer au moment du démarrage le courant absorbé par le couple.

3° On maintient immobile l'induit du moteur, et, en dérivation sur le primaire du transformateur, on dispose un condensateur. Pour quelle valeur de celui-ci le courant absorbé au réseau d'alimentation passe-t-il par un maximum?

Chimie générale

Questions de chimie minérale. —

1° Sels neutres, acides, sels basique hydrolise.

2° Sels doubles, propriétés, exemples.

3° Sels complexes, systématiques de Werner; exemples.

Question de chimie organique. — Glycols et glicérols.

Fédération des Étudiants Catholiques

—»o«—

CAMPS DE VACANCES

Plusieurs associations de la Fédération ont organisé, pour les étudiants, des camps ou centres d'hébergement qui fonctionneront pendant les grandes vacances. Celles qui n'auraient pas **jugé utile de nous avertir des organisations par elles projetées**, voudront bien nous apporter le plus tôt possible, tous les renseignements nécessaires.

Dès maintenant, nous vous signalons que Catho-Exil (Secrétariat des étudiants de l'Université catholique de Lille, en zone libre) dispose d'un centre de vacances à la Mouille par Lonchaumois (Jura). Ceux des étudiants catholiques réfugiés qui désireraient en profiter doivent avertir le plus tôt possible le Secrétariat général de la Fédération, boite postale 238, Vichy, en mentionnant leurs noms, prénoms, adresses, âges, situation estudiantine et situation matérielle. Des renseignements plus détaillés leur seront adressés personnellement.

Après l'article de M. Louis Gachon

(Suite de la première page.)

—«o»—

Il y aurait là une unité d'origine dont la France nouvelle pourrait sans doute profiter. Et pourquoi vouloir que disparaisse le « gentilhomme campagnard »? Il y aurait pourtant son rôle à jouer. Pourquoi vouloir enfin qu'on mette au paysan digne de ce nom des œillères agricoles en se bornant à une formation tout utilitaire? Pourquoi l'amoindrir?

Il faut bien comprendre que cette mission d' « ouvrir » des intelligences vers ce fond commun de l'humanité, on ne peut la confier qu'à de vieux auteurs et dans leur langue même. On n'est jamais très sûr que telle « théorie » bien nouvelle et bien satisfaisante d'un philosophe d'aujourd'hui, telle opinion d'un littérateur mort hier ne seront pas démolies ou amoindries demain; on n'est pas sûr de leur valeur **humaine**. Il faut bien convenir, au contraire, que des textes sur qui pendant des millénaires, des penseurs ont réfléchi sans trop les entamer ont en eux quelque vertu, et il ne faudrait pas que la génération des jeunes gens que nous formons laissât s'éteindre en elle la flamme du passé.

Il y a les traductions pourrait-on dire! Ne croyons pas aux traductions **pour leur valeur éducative**. Elles tuent l'effort d'abord, et aussi elles sont souvent trompeuses, souvent comme des interprètes infidèles elles remplissent mal leur rôle et nous trahissent. Nous ne comprenons plus l'auteur. D'autre part, à chaque génération ou presque, les concepts avec lesquels l'homme social recouvre le réel changent quelque peu, l'effort d'interprétation d'un texte ancien est profitable pour la pensée à laquelle il donne le sens aigu du relatif, de ce qui est humainement essentiel et de ce qui est contingent, destiné à disparaitre avec une époque. On peut acquérir par là le sens des vraies valeurs.

Il ne faudrait pas, tout de même, que pour faire vivre la France on commençât par finir de la tuer, car ce qui revivrait ne serait plus la France. Souhaitons donc que les agriculteurs ayant quelque bien au soleil puissent encore envoyer leur fils au collège du chef-lieu sans leur procurer le bénéfice **d'humanités rurales**. Le fils de paysan restera paysan si telle est sa vocation, et il ne deviendra pas notaire, juge ou pharmacien si le paysan de demain peut vraiment vivre. Les **humanités** tout court ont formé pendant quelques siècles des générations qui valaient bien la nôtre. Mieux peut-être que n'importe quelle autre institution, tout en libérant les esprits, elles ont assuré la continuité de ce qui est réellement et éternellement la France à travers régimes divers et maintes révolutions. Il serait malheureux qu'elles pussent se diviser et devenir rurales, techniques ou pharmaceutiques.

Peut-être un « **humanisme rural** » donnerait-il à la France fermée sur des compartiments d'elle-même un peu moins de restrictions — et ce n'est pas sûr.

« Ils auront du sel évidemment, des olives, du fromage des oignons, et ces légumes cuits que l'on prépare à la campagne. Nous leur servirons même des figues, des pois et des fèves. Ainsi, vivant dans la paix et la santé, ils mourront vieux, comme il est naturel, et lègueront à leurs enfants une vie semblable à la leur. »

Voilà ce que faisait dire Platon à Socrate dans la République (Est. 372 d) parlant de certaines catégories d'agriculteurs. Je n'ajouterai ni la réponse de Glaucon, ni quelque autre commentaire.

R. CHANDEZE-DANGLARD,
(Clermont-Ferrand).

Fédération des Etudiants Réfugiés Français

16, place de la Comédie, Montpellier

Examens-Vacances. — Les Etudiants réfugiés sont invités à faire connaître à leurs groupements respectifs les résultats de leurs examens, ainsi que leur adresse de vacances, dans le cas où ils quittent leur ville universitaire.

La Fédération des Etudiants réfugiés français et ses Groupements locaux continueront à publier leurs communiqués et les informations concernant les Etudiants réfugiés et expulsés dans « L'Echo des Etudiants », pendant toute la période des vacances.

COMMUNIQUES

Le Secrétariat Général à la Jeunesse nous communique:

I) « **Les Guides de France** sont disposées à accueillir dans leurs camps de formation quelques étudiantes réfugiées désireuses de se mettre au courant du scoutisme féminin. Ces camps de formation ont lieu dans les cinq régions de la zone libre, à des dates différentes, suivant les régions.

» Chaque camp ne pourra evidemment, accueillir que 4 à 5 étudiantes et il faut bien prévenir les jeunes filles qu'elles auront à s'adapter à la vie au camp en plein air. Les camps sont généralement d'une semaine.

» En outre un camp d'Education Physique aura lieu pendant la dernière quinzaine d'août, il prépare au brevet de « monitrice guide de France » et demande certaines qualités d'entraînement physique.

» Un camp d'art dramatique aura lieu probablement en septembre.

» De plus les Guides de France auront pendant le mois d'août une colonie de vacances d'une cinquantaine d'enfants où elles seront disposées à accueillir deux ou trois étudiantes réfugiées qui seraient désireuses de s'occuper d'enfants ».

Les Etudiantes réfugiées que cette offre intéresse sont priées de faire acte de candidature auprès de nos Groupements locaux en nous communiquant leur curiculum vitœ ainsi que les références. Ces derniers seront transmis par le Secrétariat général de la FERF au C. N. des Guides de France.

II) **Service Civique rural.** — Les Etudiants réfugiés se doivent de consacrer leurs vacances, en totalité ou en partie au Service civique rural. Le S. C. R. n'est pas une obligation, c'est un **devoir d'honneur** pour tout jeune français soucieux de l'avenir de sa patrie. Par décision prise au Congrès National la FERF a décidé que seuls les étudiants réfugiés ayant participé au Service Civique Rural pourront bénéficier des camps organisés par la FERF ou avec sa collaboration.

Les Groupements locaux de la FERF sont en liaison avec les délégués départementaux et régionaux du Secrétariat Général à la Jeunesse et avec les délégués de la Mission de Restauration Paysanne, les Etudiants réfugiés pourront trouver tous renseignements à nos permanences.

Les volontaires seront organisés en équipes d'une dizaine de jeunes gens groupés sous l'autorité d'un chef. L'équipe s'installera dans un village, les jeunes gens étant mis à la disposition des agriculteurs, individuellement ou par petits groupes. La vie d'équipe sera maintenue par certains repas pris en commun, et la vie sous un même toit.

Les jeunes volontaires pourront bénéficier de la prime journalière prévue par l'article 19 de l'arrêté du 20 avril 1491.

Durée de l'engagement: Il correspond à une tranche de travaux (fenaison, moisson, vendange). Il est de trois semaines environ.

Transports: les volontaires bénéficieront du transport gratuit.

Nourriture: les jeunes seront normalement nourris par l'employeur, certains repas (samedi, dimanche, jours fériés), seront pris en commun.

Durée du travail: La durée de la journée de travail paysanne sera respectée.

GROUPEMENT DE MONTPEELLIER

Réunion générale le vendredi 4 juillet à 20 h. 30: Organisation des vacances: Inscriptions pour la sortie du dimanche 13 juillet. Renseignements sur les camps de vacances; le Service Civique Rural; les Sorties et manifestations diverses prévues par le Groupement pour la durée des vacances. Partie récréative habituelle.

Service Civique rural — Pour l'Hérault, le Gard et l'Aude, les besoins en main-d'œuvre sont énormes du 25 août au 10 septembre (vendanges).

Pour le Gard, l'Hérault et l'Aude, mais surtout le Tarn, l'Aveyron et la Lozère, du 15 juin au 15 août (Fenaison-Moisson).

Les Etudiants réfugiés à Montpellier sont invités à venir se renseigner et s'inscrire à la permanence, 16, place de la Comédie, tous les jours de la semaine, de 18 h. 30 à 19 heures.

La Délégation Régionale de la Jeunesse nous communique qu'un camp permanent sera ouvert à River, dans l'Aude (avec Auberge de Jeunesse), le camp étant classé comme « Colonie de Vacances » jouira des mêmes avantages au point de vue ravitaillement.

Le Président de la FERF,
Ch. BLANC.

L'ADMISSION DES ÉTUDIANTS JUIFS DANS LES FACULTÉS

Des lois récentes ont interdit aux juifs, l'accès aux premiers postes de l'Etat, elles les ont exclus de la plupart des fonctions publiques, elles ont réduit équitablement leur nombre dans les carrières ilbérales. Le Secrétaire d'Etat à l'Education nationale et à la Jeunesse, en plein accord avec le Commissaire général aux Questions juives, a tiré de ces mesures les conséquences qui s'imposaient, en élaborant une loi qui paraîtra incessamment au « Journal Officiel » et qui constitue le « numérus clausus » des étudiants juifs dans les Facultés. C'est ainsi que le secrétaire d'Etat à l'Education nationale et à la Jeunesse a été amené à limiter à 3 p. 100 le nombre des étudiants juifs à inscrire dans les Facultés, le pourcentage des juifs à admettre dans les professions libérales étant de 2 p. 100; une certaine marge existant ainsi pour tenir compte de ceux qui se trouveraient empêchés de terminer leurs études.

Le choix des étudiants juifs admis à s'inscrire dans une Faculté est confié à un jury de professeurs. Celui-ci est lié par un certain nombre de règles précises qui tiennent compte avant tout, des titres acquis, soit par les postulants eux-mêmes, soit par leurs familles. L'ordre de priorité dans lequel les étudiants juifs pourront être inscrits dans les Facultés est en fait le suivant:

A) Orphelins de militaires morts pour la France.

B) Décorés de la Légion d'honneur ou de la Médaille militaire pour faits de guerre.

C) Titulaires de la carte du combattant.

D) Titulaires d'une citation donnant droit à la Croix de guerre (décret du 28 mars 1941) ou prisonniers de guerre 1939-40.

E) Fils et filles d'anciens combattants médaillés militaires ou décorés de la Légion d'honneur pour faits de guerre ou de prisonniers de guerre 1939-40.

F) Enfants de familles nombreuses ou présentant des titres scolaires particulièrement méritants.

La loi n'a eu garde, en outre de confondre dans la masse les familles juives qui ont prouvé par un long établissement et par des mérites certains, leur attachement au sol français. Elle a prévu des dérogations individuelles en leur faveur: leurs titres ne seront plus examinés par le Conseil d'Etat, mais par le Commissaire général aux Questions juives et par le secrétaire d'Etat à l'Education nationale et à la Jeunesse. C'est une précieuse assurance que les cas individuels seront examinés avec discernement et qu'il sera tenu compte exact de l'aspect historique et humain du problème juif, notamment en faveur des postulants dont la famille est établie en France depuis au moins cinq générations ou a rendu à l'Etat français des services exceptionnels.

De l'actualité des pensées de Gobineau sur la guerre de 1870

(Suite de la première page)

—«»—

Et ainsi le Français était si tranquillement sûr d'être aimé et admiré partout qu'il ne s'apercevait pas que beaucoup de pays, en Europe comme en Amérique, étaient fortement déçus par l'espèce de décadence morale qu'il semblait manifester. Citons Gobineau à propos de la guerre de 1870: « *Depuis le règne de Louis XIV, la France a toujours été s'isolant de plus en plus en Europe, se faisant étrangère à tous les intérêts qui se tissent autour d'elle, méprisant et renversant ses gouvernements pour tous les motifs et même sans motifs...* » Ces lignes «datent » elles tellement?

Cependant nous ne voudrions pas abonder dans le sens de ces journalistes, qui, ayant consciencieusement vécu de leurs lecteurs de 1920 à 1940, leur découvrent maintenant tous les défauts du monde. Nous voudrions seulement dégager l'idée que l'orgueil doit se mériter, et l'idée que les peuples ont tout à gagner, sur tous les continents, à se mieux connaître et à chercher à se comprendre.

Jean MALOSSE.
(Mâcon).

Nos enquêtes

LA CULTURE ET LES JEUNES (1)

« On a bien raison, disait Leibnitz, de se récrier sur la manière étrange des hommes qui se tourmentent en agitant des questions mal conçues. Ils cherchent ce qu'ils savent et ne savent pas ce qu'ils cherchent!... » Et devant ces paroles, je songe aux furieux coups dans le vide échangés depuis deux mois sur cet illusoire problème: Vie et Culture littéraire.

Que de névrosisme et que d'inconscience chez ces fougueux et balbutiants Vandales, tout fats de leur forte personnalité, petits-maîtres s'imaginant Hercules! « A mort la littérature! » n'est-il pas vrai, vous qui vous êtes hissés au bord de votre porte-plume sur des Babel d'in-octavo... Brûlez, brûlez ce à quoi vous devez votre style flambant et votre petit bonnet rouge sur vos sinciputs fanfarons. « Je rejette avec horreur, clame Justinien d'Alger (21 juin), toute idée d'une éducation par l'expérience factice des livres ». O Emile, Emile! Les mânes de Jean-Jacques en ont dû palpiter d'allégresse...

Certes, suis-je bien osé de trouver à redire à tant de paroles définitives. Mais il m'importe peu que la barbarie nouvelle me honnisse, et stigmatise en moi « l'âme molle », le « fruit sec », « l'être minable », ou quelque autre douceur... Puisqu'il bas tout n'est qu'illusion, si l'on en croit, (pardon, biblioclastes!) le Milinda-Panda! Après tant d'autres rapetassons la vieille chaussette de cette discussion : elle a déjà de telles reprises qu'elle est désormais parée contre le pire: plus n'est besoin de ménagements.

✣ ✣

Et d'abord, dilemme artificiel s'il en est que l'Initiale de cette affaire: les Livres ou la Vie? De deux choses l'une: ou la question n'intéresse qu'un double cénacle (lire cabanon) d'anormaux, ou bien l'Homme tout court a le droit de s'en inquiéter Car le livre ne peut être exclusif de la Vie que dans l'esprit d'un être inéquilibré par hypothèse: dans tout autre cas, il est inattendu, pour ne pas dire déroutant d'entendre formuler semblable alternative. N'existe-t-il rien entre la pauvre classe des rabougris, amants mornes et doux du paragraphe, où les Madame Bovary mâles et femelles, d'une part, et la cohorte insolente de l'illettré, se tapant d'un poing stupide ses pectoraux d'animal satisfait, de l'autre? Je ne veux pas ressasser l' « in medio stat virtus »... mais tout de même!

Leibnitz avait raison : n'existe-t-il pas en ce monde assez de problèmes essentiels pour qu'il soit besoin d'en inventer, de données aussi vides et aussi contradictoires et mal posées: choisir, nous dit-on. Mais choisir entre quoi? Entre la vie... et un moyen de ne pas nous prendre les pieds dans notre innocence, sur son chemin?.. Quelle symétrie! Mon professeur de Français m'eût mis zéro à une telle phrase. D'ailleurs, faudrait-il encore s'entensur le mot « Vie »; mais ici, je renvoie à ce qu'en dit Ginette Maunoury dans L'Echo du 14 juin: cette jeune fille a fait l'effort nécessaire pour échapper à la position fausse des termes « Les Livres ou la Vie ».

« Entre tout ce qui fait l'éducation intime des individus, il y a selon chacun de ceux-ci des frontières infranchissables », déclare péremptoirement Justinien. Et plus loin: « La peine d'un personnage de tragédie n'est pas la nôtre etc... » Voire! Sans me permettre d'oser rappeler à d'aucuns ce qu'il y a de toute renommée, d'essence profondément « humaine » dans un Corneille ou un Racine, (je n'en cite nul autre, pour ne pas soulever de tempêtes!) je crois permis d'opposer à la certitude de Justinien mon humble conviction qu'il est quelques couloirs secrets et quelques vannes bien ouvertes entre les âmes des créatures pensantes du même Dieu. Chacun de nous a-t-il un monopole de pensée? Seigneur, que n'en est-il ainsi! J'ai quelque crainte que l'originalité de chacun n'aille jamais plus loin qu'il ne se doit; et je crois qu'il est plus aisé qu'il ne serait même souhaitable de se retrouver tout entier dans autrui. Sans vouloir parler de la Raison première, partout la même en ses principes, l'universalité n'est point chose si rare chez les meilleurs auteurs. Et nullement rares ne sont ceux qui ont su ne dire d'eux que ce qu'ils contenaient de Tous. C'est même là un galbe saillant du classicisme: nul n'en a jamais médit; il y a j'en ai peur, quelque inconscience à le nier, ou bien plutôt quelque malentendu.

Et puis vraiment! Soyons modestes... Oui, oui: chacun de nous sait bien qu'il est assez plein de vertus et de ressources pour mener seul sa barquelette de la source timide à l'embouchure splendide... Mais tout de même! Quelle candeur ce serait de croire que nous pourrons, le long du Grand Chemin, ne faire que nos seuls pas. Nous ne trouvons pas le monde dans l'état où notre père Adam en hérita. Si nous voulions jouer à lui, nous nous casserions vite quelques quenottes sur plus d'une pomme insidieuse. Nous ne sommes qu'un long aboutissement, et, en nous, vivent quarante siècles d'hommes qui ont usé sans fin, le sable et l'air de notre Terre. Un Moi aujourd'hui n'est pas le fruit d'une génération spontanée plus ou moins naïve. Les hommes ont fait l'Homme. Si nous ne nous plions pas à ce fait, nous vivrons à côté du Réel. Et je me permet de renverser plaisamment le dilemme de Barjavel: « Lire... ou ne pas Vivre! », car bon gré mal gré, il faut convenir que c'est dans le livre que nous puisons ces siècles de frottement et de lutte entre l'Homme et la Vie. Nous ne pouvons prétendre revivre complètement en une existence de mortel la vie d'une Humanité toute entière. La somme splendide d'expérience accumulée par elle nous est résumée par le livre. Si nous n'en faisons notre point de départ, ramenés à l'origine de l'âme, non seulement nous piétinerons sur place, sans faire progresser la colonne ascendante de l'Humanité, mais nous lui aurons fait accomplir un recul, un éternel recommencement, fruit d'une incertitude douloureuse. Serait-ce bien là le but rêvé de la Marche Eternelle?...

Le « gnoti se auton » ne se comprend que comme aboutissement final, comme addition de la connaissance de notre Moi Antérieur, de notre Moi infini et immense, qu'est celui de l'Humanité totale, de la formidable Race Elue qui monte, à jamais plus proche et plus digne de Dieu.

L'on ne se saura bien, qu'en connaissant bien l'Autre. « Homo sum; a dit le bourreau de soi-même; humani nihil a me alienum puto! ». Nous ne saurions mieux conclure que sur cette formule si belle

Je sais que l'on m'objectera la Table Rase. Allons donc! J'ai bien dit ci-dessus ce qu'il fallait penser de ce recul sans cesse renouvellé, de cette désespérante faillite. Quel Etre subsiste le premier: l'Homme, ou l'Humanité?

« Que le sage écoute: il gagnera en savoir ! » nous dit Salomon. Nos aïeux n'ont pas dit des milliers de paroles sans qu'il ne leur échappe quelques mots de sagesse! Les plus farouches auront beau dire... Et j'ai même l'insolence de croire que beaucoup de cette sagesse ne sera jamais « inventée » par la plupart d'eux-mêmes. Vaudra-t-il mieux qu'ils en soient privés toute leur vie plutôt que de devoir à autrui ce que leur piteuse cervelle n'a pas été apte à sécréter ? D'aucuns le proclament. Je les déclare bien vains. Et puis, en somme: tant pis pour eux !

✣ ✣

Enfin, nulle autre raison ne toucherait-elle les irréductibles, est-il bon que chacun ignore — au strict point de vue culturel et historique — les chefs-d'œuvres de la pensée de ses prédécesseurs dans la Grande Aventure ?

« Sont morts les Beaux Chanteurs,
[mais les voix ont chanté;
« Sont morts les Batisseurs, mais
[le Temple est bâti ! »
(MISTRAL)

Certain, qui s'extasie devant les monuments de la peinture ou de l'architecture, sera de ceux-là qui crieront l'inepte haro sur la lecture. Pourtant, quelle différence entre l'Iliade et l'Acropole ? — O la subtilité des soi-disant « naturalistes » des derniers jours !

✣ ✣

Voilà quelques raisons de ne pas se permettre trop de vues fantaisistes sur les méfaits du livre. Expérience de vie ou expérience de lecture ? Dilemme sans base, que la lumière du réel effrite sans effort ! Bien d'autres choses seraient à dire sur ce sujet. D'autres le feront mieux que moi, qui se lèveront je l'espère, pour reprendre maintenant la claire doctrine. Assez de gargarisme, de mots creux et d'inconscience, de fanfaronades et de naïveté: que notre jeunesse ne se crète pas d'une funeste suffisance. Levons la tête, jouvenceaux ! Mais la beauté de la terre fauve et du zénith de noir et d'or n'enlève rien à la parole de l'homme. C'est en vain que l'on en blasphème ! Elle aussi a fécondé de sa semence l'âme immortelle. Avec autant de titres que l'effort vers la vie brûlante qui entoure et appelle, son contact et son étude est la culture de l'esprit et de l'âme: moins par ce qu'elle donne de résultats acquis que par l'exercice intellectuel vivifiant qu'elle procure. Charrue spirituelle, elle retourne et creuse le riche et rebelle mucus de la substance humaine. Elle est le grand labour de l'âme. De la glèbe charnelle où son soc a passé, jaillira l'épi immortel: malheur au sol infécondé ! la stérilité sera sur lui comme un remords !

Mais, ainsi que la langue d'Esope était le meilleur et le pire, le livre peut faire de mal plus encore que de bien. C'est alors moins à lui qu'il faut s'en prendre qu'à l'incurie du lecteur: Il faut savoir lire. Il en est, pour l'insipide intellect desquels, toute lecture est un désastre. Qu'y faire ? Rien: c'est pour ceux-là que Justinien devrait dire: « L'imbécilité et l'indigence d'esprit sont incurables. » — « Il faut, disait Nietzsche, que j'entoure d'un palissade mes paroles et ma doctrine, pour empêcher les porcs d'y pénétrer ! »

Je sais que l'on verra en moi l'infâme bibliolâtre sur qui se doivent jeter la pierre et le mépris : je n'espère pos pouvoir me disculper. Toutefois, que l'on veuille bien me croire. Je n'ai appuyé dans un sens que pour vaincre un excès. Je ne veux point tomber dans l'abîme contraire: « Vitiosum est ubique, quod minimium est! » dit Sénèque... Et j'invoque pour ma pensée le conseil de Pline: «Multum legendum esse; non multa... » C'est pour ne l'avoir pas suivi, je me doute, que tant de nos nouveaux briseurs de portes ouvertes s'exhalent en si belles diatribes. Au lieu de renverser les flambeaux (qui éclairent, et non qui enchaînent ! Qui donc fera jamais une telle distinction ?...), que l'homme vienne y comparer et raviver sa propre flamme. Ainsi, sur la brume terrestre se lèvera toujours plus de lumière, au lieu des reflux des ténèbres sans cesse renaissants...

« Alors, promet le Lalita-Vistara, le Lotus blanc (1) fleurira dans l'esprit des âmes irritées, et son parfum y fera germer les graines lentes de la sagesse ! »

Louis-Jacques ROLLET,
de Bourg.

(1) Symbole boudhique de la suprême intelligence.

LES IDÉES ET LES FORMES...

La Traction Electrique et la Crise des Transports sur routes

(Suite de la première page)

Concluons. Sans vouloir être taxé de pessimisme, on doit cependant loyalement avouer, que, sauf découverte de procédés tout nouveaux faisant appel à des réactions chimiques encore inutilisées, ce qui est très possible encore, le champ de la traction par accumulateurs semble extrêmement limité. Les circonstances actuelles ne peuvent en rien modifier cette situation. Même si l'on fait abstraction de la question « prix », la considération du rayon d'action demeure. Ceci dit, pour ôter toutes illusions néfastes, et déjouer toutes nouvelles escroqueries financières tendant à affirmer que l'électricité peut accomplir les tâches même les plus impossibles. On a publié des statistiques réconfortantes tendant à montrer que, sur des parcours restreints, le véhicule à accumulateurs peut jouer son rôle. C'est indiscutable. Mais, tout rayon d'action étendu est subordonné à l'établissement, le long de nos routes et de nos villages même, des postes de recharge, tous les 50 ou 60 kilomètres, ce qui n'est guère acceptable.

Ceci dit, il convient de rappeler que, presque totalement inventeurs de la traction par accumulateurs électriques, puisque la démonstration la plus éclatante en a été faite en France par Rafard, nous avions, chez nous, jusqu'en 1939, procédé assez mollement à l'introduction dans nos services de transport, du véhicule à accumulateurs. Alors qu'on en relevait plus de 4.000 pour les Services Publics en Grande-Bretagne, en augmentation de 2.800 sur les chiffres de 1933; alors qu'en Allemagne, ce nombre dépassait 9.000, et qu'aux Etats-Unis, en dépit des exagérations traditionnelles de ce pays d'Outre-Atlantique, on en comptait de 15 à 20.000, en France nous ne dépassions pas 900, au grand maximum... Il convient de noter également à ce sujet, que nous avons commis plusieurs erreurs en matière d'exploitation. Au début du siècle, des taxis électriques parisiens quittaient leur dépôt de banlieue, Aubervilliers, roulaient quelques kilomètres pour venir stationner à la recherche des clients, et regagnaient de même leur dépôt, le soir: ci, une haut-le-pied de 12 à 16 kilomètres au minimum... Que restait-il pour la course utile? Cette seule considération aurait suffi à expliquer l'échec de la tentative.

Plus tard, nous nous sommes attelés à la question du camion électrique. Certains ont voulu faire énorme, en vue d'abattre — folle espérance — la concurrence du gros camion à essence. On a donc construit des camions de trois tonnes utiles, et au-delà. Depuis, on en est revenu à des conceptions plus saines, et l'on n'utilise guère que des véhicules de 1200 et 1800 kilogrammes de charge utile. La grande majorité sont, même, des camionnettes pouvant porter seulement quelques centaines de kilogs. Comme outil de travail, l'accumulateur électrique a une mauvaise réputation... Nous devons à la vérité d'ajouter ceci, c'est que, pour éviter aux usagers la sujétion d'un entretien et d'une recharge pour leurs voitures, certaines sociétés s'étaient chargées de fournir à leurs clients, en ordre marche, le matin, les véhicules électriques réclamés. Telles étaient les Sociétés de location de Paris, Lyon, Marseille, Strasbourg, Nancy, Mulhouse et Colmar. Que deviendront ces Sociétés dans un proche avenir? Nul ne peut en préjuger...

II .. TRACTION PAR ELECTROBUS OU TROLLEYBUS (1)

Quant à la deuxième solution, hâtons-nous d'ajouter qu'elle est beaucoup plus générale et qu'il est infiniment regrettable qu'elle n'ait pas trouvé en France un accueil meilleur. L'Angleterre a donné l'exemple en matière d'utilisation de l'électrobus. Des milliers de ces véhicules remplacent les tramways et les autobus à essence. Mouvement marqué également en Italie, en Amérique. Mais ne nous arrêtons plus aux statistiques. L'exemple de l'étranger ne prouve pas grand' chose. Nous avons aujourd'hui à procéder à notre rééquipement en ne tenant compte que de nos nécessités propres et de nos propres moyens.

En quoi consiste l'électrobus? C'est un tramway sans rail, avec deux prises de courant, roulant sur route, sur pneumatiques, pourvu d'un équipement aussi simple que puissant, qui n'est limité en rien au point de vue capacité puisque le moteur peut recevoir tout le courant nécessaire de la ligne aérienne elle-même. Comme ce courant sera, le plus souvent, d'origine hydraulique, il y aurait donc, économiquement, un intérêt national évident à adopter cette solution.

Est-elle parfaite? Non. Voici ses défauts principaux. D'abord, la nécessité de deux fils de contacts, rapprochant deux polarités opposées, puisqu'il n'y a pas de retour par le sol, mais ce rapprochement des deux prises, s'il est gênant, n'a rien d'inquiétant. Depuis 1901, fonctionne dans le Dauphiné, un tramway sur route, celui de Grenoble à Chapareillan, dont les voitures captent le courant sur 2 fils positif-négatif, 600 V., avec point neutre de l'équipement mis au sol. En fait, il y a donc voisinage, sur la ligne aérienne, de deux fils dont la différence de tension est de 1200 volts. Avec quelques précautions simples, on arrive à éviter toutes fausses manœuvres, tous courts-circuits, et les déraillements de perche quand ils surviennent, sont inoffensifs.

Deuxième point: comme il n'y a pas de retour de courant par les rails, il faut éviter, dans l'équipement de la voiture, le court-circuit, partiel ou total, pouvant provoquer l'accident. La mise à la terre de cet équipement, mesure salvatrice dans les tramways, n'est plus possible ici. N'entrons pas dans le détail des précautions à prendre, c'est de la pure technique. On s'est rendu maître de ces difficultés.

Troisième point: Ne mettre et mieux, ne pas laisser se mettre à la masse de la voiture, ni un pôle ni l'autre, de manière à éviter en dépit des isolements renforcés, un accident possible pour le voyageur empruntant la main-montoir (2). Si l'on a un pied en contact avec le sol, par temps de pluie, et qu'un des pôles, ait été mis par mégarde, à la masse de la voiture, ce voyageur pourra faire l'objet d'un court-circuit, toujours pénible, sinon mortel.

Reste la question d'exploitation proprement dite. La consommation moyenne par tonne-kilomètre étant toujours de 2 à 3 fois supérieure, en dépit de la valeur des pneumatiques, à la consommation correspondante de la voie ferrée, il en résulte qu'à tension égale, l'intensité absorbée par la voiture sera plus grande qu'avec un tramway de même poids. Ceci limite le rayon d'action et nécessite, si l'on veut étendre beaucoup de rayon, d'avoir des postes transformateurs d'énergie alternative (généralement triphasée) en énergie continue pour la traction proprement dite. Naturellement, mêmes dispositions générales à la suppression près du retour du courant par la terre, qu'avec les postes de transformation d'énergie pour tramways.

On a redouté, au début, de voir les trolleybus, assurer imparfaitement leur service sur des voies très larges, étant donné le désaxement des limites dont ils jouissent par raport à la ligne aérienne. Or, la technique actuelle rend possible des désaxements de 4 m. 50 à 5 m. par rapport à cette ligne, d'où les possibilités pour les véhicules de serpenter sur un bande de 9 à 10 mètres de large, ce qui est très suffisant, et permet même, le plus souvent, dans les arrêts, de venir raser le trottoir.

La technique de la construction a évolué. Les premiers électrobus affectaient la forme classique des tramways électriques, au système de roulement près. Maintenant, ils se rapprochent complètement du modèle autobus. Même on s'évertue à donner, à leurs appareils de manœuvre, des moyens d'action extérieure, comparables à ceux d'un autobus à essence. Par le jeu des pédales classiques, on procède au démarrage arrêt et réglage de la vitesse exactement comme dans le cas d'un véhicule ordinaire.

Un dernier point encore: la possibilité d'étendre harmonieusement le rayon d'action des électrobus. Un seul moyen, celui d'augmenter la tension entre pôles. Généralement, les électrobus succèdent à des tramways désaffectés. Il est malheureusement impossible d'éviter de lourdes dépenses du fait de la substitution nécessaire d'une ligne aérienne nouvelle à l'ancienne. Même si la ligne du tramway précédente était bifilaire, les isolements entre les deux fils étaient insuffisants, puisqu'ils correspondaient à la même polarité. D'autre part, la prise de courant de l'électrobus est généralement différente de celle du tramway, et elle nécessite un dégagement différent et plus vaste des fils par rapports à leurs supports. Ainsi, pas d'illusions. Il faut refaire complètement la ligne, en utilisant, si possible, le cuivre et les isolateurs, avec tout le matériel des supports, naturellement.

Tout ceci explique que les électrobus n'utilisent généralement que des tensions de 500 à 700 V., celle des anciennes lignes de tramways. Mais la tendance actuelle est de hausser la tension. Signalons la mise en activité, récente, d'une ligne d'électrobus, la seule à notre connaissance qui utilise une tension de 1000 V., pouvant être portée à 1300 lors de l'extension prévue du réseau. Cette installation et ce matériel ont été exécutés par les Ateliers de Scheron, à Genève (Suisse), qui ont ainsi équipé le réseau Alstatten Heerbrugge Bervack (Rheintalische Strassenbahr). Ce réseau constitue un exemple riche d'enseignements.

En terminant, qu'il nous soit permis de regretter encore que cette solution si simple, si rationnelle et même si française (car les premiers essais mondiaux, semble-t-il, d'omnibus, système Gerin à trolley, ont été effectués à l'Exposition de Vincennes en 1900), n'ait pas été plus généralisée dans notre pays. A cela plusieurs causes, d'abord la répugnance des municipalités pour l'installation de lignes aériennes de tractions sur leurs voies, même souvent peu esthétiques, et encore le coût élevé des véhicules routiers à traction par trolley aérien. Il est vrai que les constructeurs ne pouvaient guère établir des prix de série en raison de la faiblesse des commandes, néanmoins ils ont largement spéculé, bien à tort, car la paralysie du Trolleybus, en France, est beaucoup de leur fait. L'Etat lui-même n'est pas sans reproches. Il n'a jamais ménagé suffisamment, au point de vue financier, l'industrie naissante de la traction électrique sur route. Toutefois, effrayés de l'augmentaion verticale des importations de carburants, et même de houille ordinaire, peu avant la guerre, les pouvoirs publics avaient prescrit (décret-lois du 17 juin et du 19 novembre 1938) l'emploi de la force motrice nationale d'origine sur 10 p. cent au moins des véhicules de transports publics.

Il serait vain de s'attacher aujourd'hui à préciser les responsabilités. Le problème de vie ou de mort économique que contitue le maintien, et même le développement de nos transports, nous interdit de regarder en arrière. Il y a une belle tâche pour le gouvernement actuel: celle de l'utilisation au maximum de nos ressources naturelles en houille blanche. C'est le véritable carburant national de demain.

L. BARBILLION.

(1) Dans nos nouvelles techniques, le barbarisme sévit: trolleybus, électrobus, etc.

(2) Ou main-courante.

L'ECHO
paraitra
pendant
LES
VACANCES
Si vous voulez être sûr de pouvoir le lire
ABONNEZ-VOUS

Fantaisie

LA STATUE

La nuit commençait, cependant qu'au Grand Hôtel s'achevait le banquet. Ce banquet célébrait le Grand Homme de qui la statue avait été inaugurée de dix heures à onze. A onze heures précises les autos officielles avaient conduit en gare les Personalités qu'une autre cérémonie appelait au chef-lieu et les notabilités locales se consolèrent de ce départ en un banquet si copieux qu'il s'achevait à la nuit commençante.

La grand'place n'était plus déserte, animée par la statue du Grand Homme. Les lampadaires lui montaient une garde vigilante: de grandes flaques de lumière et une nébulosité blanchie par le brouillard froid. Quelques raies atteignaient le bronze, comme pour en accentuer le modèle: les arcades s'enfonçaient et les maxilliaires s'accusaient alentour d'un nez stylisé.

Précédés du bruit de leurs pas, deux silhouettes se rapprochaient: l'une d'un homme court, rubicond, l'autre d'un passant très grand et tout voûté. Le brouillard épaississait l'obscurité quand ces ombres se rencontrèrent, tout juste devant le socle. Aucun des deux ne voulant céder le pas, ils s'arrêtèrent, regardant le Grand Homme. Tout aussitôt le rubicond proposa:

— Une bien belle statue, n'est-ce pas Monsieur?

— Fi, Monsieur, objecta le grand, supprimez tous adjectifs!

— Vous oseriez prétendre que notre statue n'est point belle?

— Hum, ricana l'autre, amer.

— Mais Monsieur, le sculpteur en est mon ami d'enfance et je ne permettrai pas...

Ils se toisèrent, le petit manifestement échauffé par le banquet, le grand sarcastique et méprisant. Impétueux, le petit reprit:

— Me ferez-vous l'honneur, Monsieur, de vous expliquer?

— Hum!

— De préciser ce qui dans ce chef-d'œuvre...

— Pas de gros mots, je vous prie, insinua l'inconnu, infiniment calme. Un navet.

— Il ne sera pas dit, Monsieur, que mon ami...

— Il ne sera pas dit, imbécile, que ton ami ne m'a pas outragé. Tiens, regarde-moi. Avec une rapidité et une force égale il avait saisi au col le rubicond et le tenait sous son nez.

— Dieux... le.. Grand Homme!

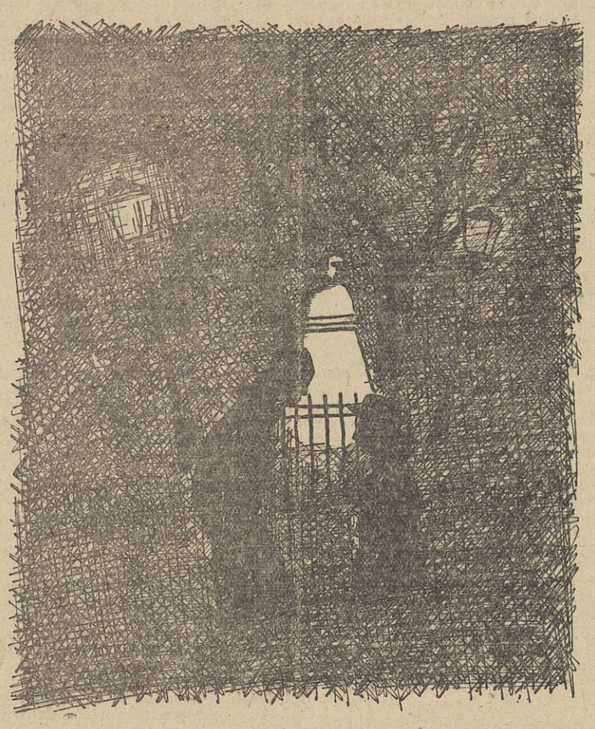
— Oui, lui ou son ombre, que t'importe? Prends place sur ce banc et te laisse conter mon histoire:

« Dix ans d'éternité m'avaient reposé de mes travaux. Plus de critiques, plus de contrats fastidieux, la jalousie de mes égaux éteinte, mon nom enseigné aux enfants, bref la tranquillité ineffable, le bonheur. La gloire, volatile comme l'encens funéraire, s'affirmait définitivement.

» L'exemple de mes vertus était proposé aux jeunes générations, mes réussites honoraient ceux de mon âge, et mes essais inachevés indiquaient aux chercheurs les voies de la fortune. La gloire, oui, la gloire. Je défiais l'oubli, je triomphais de la mort, quand tes concitoyens obtus m'affligèrent de ça, de cette statue!

» Qui saura chanter l'amoralisme d'une statue? La mise en bronze ou en pierre d'un homme qui a réussi? Pourquoi cette hypocrisie qui n'a pas même l'excuse d'être alimentaire? Pourquoi associer le Génie, le Poète, l'Inventeur au ruffian, au tribun, au condottière, au politicard de sous-préfecture et les exposer de concert à l'indifférence commune, définitive?

» Nous avons dans l'autre monde, comme vous ici bas, nos ordres et nos grades. Tout au bas de notre hiérarchie, ceux qu'une seule tête a fixés, j'entends par exemple ces administrateurs romains qui selon les élections ou le choix du prince présidait pour un temps aux destinées de la cité. Ou encore la foule de ceux à qui leurs amis posthumes a offert un médaillon, recteurs ou professeurs de médecine qui ornent — selon vous — les Facultés.



» Au deuxième échelon, les bustes. Là mille ambitieux, qui à l'imitation d'Hermès ou de Pan, ont de leurs deniers soldé le bronze ou le marbre. Plus les prélats, les généraux, les magistrats et les présidents des assemblées de commerce.

» Au-dessus, mais se disputant éternellement la préséance, les statufiés costume moderne et costume antique. J'en suis, trois fois hélas! Aussi ridicule avec mes basques et ma calvitie que j'aurais pu l'être en brandissant le thyrse ou ceint de laurier.

» Les équestres viennent ensuite, fussent-ils sur un dauphin ou une chimère. Drôle d'idée, au reste, d'associer les chimères aux morts, comme si les vivants...!

» Les nus enfin. Rajeunis souvent, avec des muscles de Discobole, et des cheveux d'Adonis. Je préfère ma jaquette et mon binocle. Ceux-là siègent autour du puits de la vérité.

» Le plus grand mépris pour nos sculpteurs nous unit. Une juste punition les afflige: ils sont nos esclaves et donc condamnés à nous contempler jusqu'au bout de l'éternité. Il est équitable que le spectacle affligeant de nos jambes grêles, de nos poitrines creuses, de nos panses épaisses leur soit imposé, méritions-nous ces retouches, ces modelages, ces tripotages? Je sais, nous savons différencier l'Artiste à majuscule du naviculteur. Tous nos bustes, toutes nos statues proviennent de concours. Interroge ton ami le sculpteur: il avouera, le bandit, qu'il avait une conception personnelle mais qu'il n'a point réalisée — parce qu'elle n'aurait point flatté le goût du jury et qu'il s'est battu les flancs pour faire banal, vulgaire, afin de plaire à ton conseil municipal. L'Artiste ignore le sujet imposé et met tout son orgueil, tout son génie à tirer son œuvre des profondeurs de son être. Il ne profile point ses contemporains.

» Aussi bien ils resteront grands à l'égal des maîtres de la plastique, les Egyptiens, tous ceux-là qui de l'homme n'ont noté que la fonction, le geste, l'attitude: voilà ce qui fait le prix des Tanagras, du Discobole, des Panathénées d'une Victoire, de l'Homme sans tête. Mais peux-tu me comprendre, ami de celui qui a ondulé ma barbe?

» Le bronze est démonétisé. Le marbre orne vos banques, vos bars. La seule gloire qui soit éternelle oublie l'auteur au profit de l'œuvre: le temple d'Angkor, le Sphynx, la Vénus de Milo, nul n'en connait les créateurs. Il est reposant de savoir qu'Homère, Turold, Shakeaspeare n'ont jamais existé ».

.. ..

Le camion sonore d'un laitier réveilla le petit homme, fort surpris de se trouver sur un banc, face au Grand Homme qu'il contempla longuement.

R. F.

L'ANTIQUITE FRANÇAISE

—«o»—

LE CYCLE DU GRAAL

(Suite de la première page)

—»o«—

Au moindre instant où l'inattendu nous apparait éternellement attendu, nous pouvons croire à l'intrusion de la féérie. Quand l'accident momifie une chose en un arrêt, bien proche de nous livrer sa substance, il ne faut pas chercher d'autres causes que le pouvoir féérique de surprendre, que nous explique trop clairement depuis toujours le rôle de la baguette magique. Ce symbole, pas plus que l'alexandrin, n'est une tradition injustifiée, ni une création arbitraire; il doit régler une fois pour toutes le problème de la forme poétique.

Mais la féérie n'est pas seulement la poésie. Elle suppose une réduction volontaire de l'univers du créateur. Le monde dans lequel progressent Huon le roi et Perceval est un monde de condensations et de résumés. On y rencontre, on y affronte presque, non pas les jours, mais le Jour, la Nuit et l'Etoile, l'Arbre et l'Epine, le Château et le Sang. Cette route auprès de laquelle tous les accessoires de la vie se sont rangés au singulier, oblige à traverser la forêt dans un ascétisme de désert. Il n'y pas de mirages; mais il y a le Mirage mortel des choses quittées, des trahisons que propose la multiplicité des êtres; il y a seulement le mirage des refuges, des évasions, des différences, de la gratuité, de la fausse féérie en un mot; le mirage d'un monde dont les parcelles ne seraient pas éprouvées dans leur effrayante singularité, mais dans l'insignifiance de leur multitude, d'un monde où les choses peuvent indéfiniment se retrouver, se reconcilier, se recréér; où leur possession et leur perte n'est pas irrémédiable; où chacune d'elles n'est que l'accident sans conséquence d'une foule d'incarnations, et non l'unique, l'irrévocable accident qui la crée; il a le mirage du Pluriel. La route féérique nest pas celle des brouillards. On dirait même que toutes les buées qui s'attachaient aux objets de la terre avant la venue du matin chevaleresque, de l'inexorable matin, ont dépouillé toutes choses de leur dernier halo et se sont condensées dans une opaque nuée, qui semble attendre dans le coin du ciel sa rentrée en scène et le commencement de ce rôle où elle jouera le Nuage.

Le monde féérique est donc un monde de tragiquement condensé, comme dans l'épisode d'un rêve. On croit que les tribulations de Perceval sont interminables et que leurs longueurs mêmes ont une justification romanesque, alors qu'elles ne s'allongent que pour tendre plus virilement l'âme du chevalier en quête, pour l'éprouver; alors qu'il suffirait d'une mauvaise pensée de Perceval, d'un écart même de sa bête, d'une inégalité furtive de son être à la mesure qu'il a acceptée au départ, d'une déficience en face d'un destin voulu, pour que le monde se métamorphose, devienne soudain facile, pour que le désert devienne plantureux et que l'on s'aperçoive que ces longues et mystiques douleurs ont à peine duré quelques secondes. Alors, l'horizon se figerait et rendrait la signification qu'il avait bien voulu assumer pendant une héroïque journée pour honorer un dessin si orgueilleux qui par son défi sut devancer et hypothéquer jusqu'à l'aube. Et la maîtrise de la féérie que le héros avait su posséder, lui échapperait sans retour, la magie retournerait à sa première informe et violente nature, au destin où la Fatalité arrêtant la Geste dans un dernier geste, ce dessein animé dans une grimace et un dessin.

Ces arrêts et ces surprises, terribles moyens de contrôle d'un être qui ne doit jamais se démentir et peut être ainsi pris en flagrant délit, cette urgente présence pour chaque être de sa substance même, c'est-à-dire de la vérité qu'il s'est choisie, révèle ainsi le passage de l'existence à l'essence féérique. Le caractère indéniable de la magie, la proximité de la splendeur et de la chute révèlent la gravité de tout abandon comme la puissance de toute pureté, de toute cohérence intime qui prends dès lors son nom littéraire de Fidélité. Il y a une affinité certaine entre le cinéma, le rêve et la féérie. Pourquoi n'en a-t-on exploité jusqu'à présent que les apparences les plus faciles? La menace de l'image figée et celle du réveil sont les risques du cinéma et du rêve qui symbolisent les dangers mêmes de la féérie. Ce n'est pas non plus un hasard si tous les romans courtois, tous les contes bleus, tous les dessins animés sont l'histoire d'une régénération par le vœu maintenu, d'une décadence et d'une grandeur à la fin trouvée. La féérie est un monde intense sous un ciel chargé de menaces. Sa forme commet aussi les personnages; monde absolument un, il demande aussi à ses héros d'être sans cesse disponibles à quelque surprise et de pouvoir lui offrir une continuelle et flagrante fidélité à soi.

Peu importe encore une fois, la signification religieuse ou ésotérique de la Quête du Graal et du cycle de la Table ronde; leur intérêt historique, leur fond même ne servent qu'à délivrer une forme, un ensemble de procédés qui nous révèlent la logique profonde des âmes qui se repaissaient de féérie. Les embûches, les secours, les mésaventures, les retards que l'écrivain accumulait sous les pas de son héros pour définir la règle de Citeaux, ou glorifier la pureté Cathare, notre premier, notre plus étonnant jansénisme, portent en eux plus de révélations que l'intention propre du romancier. La littérature peut fort bien se passer de l'explication de tels symboles, mais non de la compréhension de la dialectique intime qui poussait l'auteur des romans courtois — ou de ceux qui furent écrits précisément en réaction contre cet idéal — à entourer son chevalier, déjà cerné de symboles sommaires, d'une multitude de contingences et d'accidents qui révèlent l'essentiel d'un état d'esprit poétique.

Sans doute il serait puéril de désigner a priori les mythes celtiques comme la nouvelle nourriture de notre littérature. Mais retournant aux éternels mythes grecs, il faudrait seulement ne pas oublier que les mythes français ont aussi un sens inépuisable. Leurs métamorphoses mêmes sont l'histoire d'une de ces assimilations géniales qui furent l'esprit et le fond de notre pays. Des légendes bretonnes et galloises, guerrières et sauvages furent sur les conseils d'un grand pape, Grégoire Ier, acceptées et assimilées par les prêtres et les chevaliers catholiques qui donnèrent à cette obscure mythologie la pureté mystérieuse qui nous obsède encore et ne peut oublier.

Jaime GHISLAIN.

NOTRE FRÈRE LE CORPS...

Un grand jeu sportif

LE HANDBALL (1)

Le terrain de handball est un rectangle qui a les dimensions suivantes: a) Pour hommes: longueur 90-110 mètres; largeur, 55-65 mètres; b) Pour dames et scolaires: longueur, 60-80 mètres; largeur, 40-50 mètres.

Les côtés longs s'appellent lignes de touches, les côtés courts lignes de but.

Il comporte au centre un cercle d'engagement de 9 mètres de rayon, une surface de réparation et une surface de but.

Au milieu de chaque ligne de but, se trouve un but dont les dimensions sont: hauteur, 2 m. 44; largeur, 7 m. 32. Les poteaux de but sont réunis fortement par une traverse. La largeur des poteaux et de la traverse ne doit pas être supérieure à 12 centimètres. Pour les matches, le but est fermé par un filet.

Pour déterminer la surface de but on trace deux arcs de cercle avec 11 mètres de rayon (dames et scolaires 8 mètres) en prenant chaque poteau comme centre et en les joignant par une courte ligne droite (7 m. 30).

La limite de hors-jeu est tracée à 16 m. 50 de la limite du terrain (dames et scolaires, 15 m.). La surface ou zone de réparation est limitée par deux lignes parallèles à la ligne de touche.

Devant le centre de chaque but à une distance de 13 mètres (dames et scolaires, 11 m.) on trace une marque sous forme d'une ligne de 1 m. de long.

BALLON. — Le ballon doit avoir au commencement du jeu une circonférence de 58-60 centimètres (dames et scolaires, 36 centimètres minimum) et un poids de 400-500 grammes.

EQUIPE. — Chaque équipe se compose de onze joueurs.

ENGAGEMENT. — L'équipe qui gagne le « tirage au sort » choisit le camp; l'adversaire engage le jeu.

Dès que l'arbitre siffle, le centre-avant lance le ballon du centre du terrain; il ne peut toucher le ballon de nouveau, avant qu'un autre joueur l'ait touché (en cas de faute, coup-franc). Les joueurs de l'équipe qui ont engagé doivent rester à une distance d'au moins 9 mètres du ballon, tant qu'il n'a pas été lancé. Il est défendu aux joueurs de franchir la ligne du milieu avant que le ballon soit lancé. Si ces règles ne sont pas observées, l'adversaire bénéficiera d'un coup-franc.

La durée du jeu est de 2x30 minutes (pour les dames et les scolaires 2x20 minutes), avec une pause de 10 minutes. Après la pause on change de camp, et l'autre équipe a l'engagement. Chaque mi-temps sera prolongée d'un temps égal à celui des interruptions de jeu.

LANCER ET RECEPTION DU BALLON. — Un joueur recevant le ballon doit le saisir et peut courir trois pas en le tenant en mains. Il peut, s'il reste immobile, le garder trois secondes. Mais après ces trois pas ou ces trois secondes, le ballon doit être jeté au sol ou à un autre joueur. Il est interdit de jouer au pied en aucun cas, mais on peut reprendre la balle qu'on a soi-même jetée à terre.

TENUE ENVERS L'ADVERSAIRE. — On peut le gêner par devant, essayer de lui enlever le ballon avec une main, en le frappant quand il l'a en main.

ZONE DE BUT. — Seul le gardien de but peut entrer dans la zone de but. Quand le ballon se trouve dans cette zone, seul le gardien de but peut le saisir. On shoote donc de l'extérieur de la zone de but.

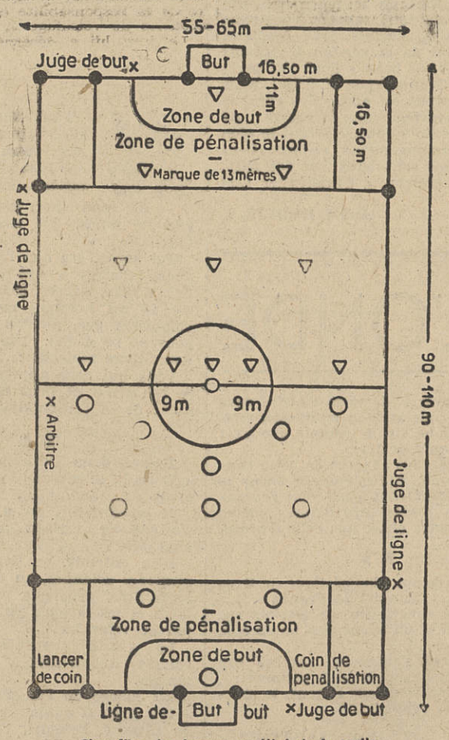
CORNER. — Il est accordé comme au football quand le ballon qui a dépassé la ligne de but a été touché en dernier lieu par un défenseur. Un attaquant se place à l'intersection de la ligne de touche et de la ligne de but et au sifflet, le remet en jeu à 1 ou 2 mains, soit en tentant le but directement, soit en passant à un joueur.

HORS-JEU. — Le ballon doit entrer dans la zone de hors-jeu avant tout joueur. Donc, un joueur, quand il l'a atteinte, doit jeter la balle devant lui, sur le sol ou la passer en avant d'un de ses équipiers qui ne franchira la ligne de hors-jeu qu'après le ballon.

SANCTION DES FAUTES. — 1° Pénalty: Il se tire d'une ligne située à 13 mètres des buts (voir plus haut), un rideau de trois joueurs peut se tenir à la hauteur de la surface de but, entre celui qui lance et les buts.

2° Coup-franc: Il se tire de l'endroit où la faute a été commise.

Quand il est accordé près des buts, trois défenseurs s'interposent entre le lanceur et le but. Le lanceur recule de trois pas et envoie le ballon, soit au but, soit à un partenaire.



Disposition des joueurs au début de la partie

▽ Joueurs de l'équipe qui engage ● Poteaux limites
○ Joueurs de l'équipe adverse. — Marque des 13 m.

3° Coin de pénalisation: Il est situé à l'intersection de la ligne de but et d'une des lignes de 16 m. 50. Il est toujours accordé, comme le corner, au profit de l'équipe qui attaque.

CAS DE PENALTY OU COUP-FRANC. — Charge irrégulière, brutalité. Défenseur entrant dans la surface de but pour défendre son camp. Gardien de but touchant le ballon lancé par un défenseur (on ne peut en aucun cas faire de passe au gardien de but).

CAS DE COUP-FRANC. — Courir avec le ballon plus de trois pas. Tenir la balle plus de trois secondes. Prendre le ballon à deux mains à un adversaire.

COIN DE PENALISATION. — Est accordé: quand le ballon, entré dans la surface de but, lancé par un défenseur, reste sans être touché par le gardien de but.

Quand un défenseur entre dans la surface de but sans que ce soit pour sa défense. Quand le gardien renvoie le ballon avec le pied (il peut toutefois renvoyer au pied le ballon roulant vers lui, mais dès qu'il l'a saisi, il ne peut que le relancer à la main).

Quand le gardien de but dépasse la surface de but pour remettre en jeu. Quand le gardien conserve le ballon après le coup de sifflet. Quand un défenseur prend le ballon dans la surface de but et le remet en jeu.

Les sanctions de coin de pénalisation constituent la règle du hors-jeu. Il est à remarquer que dans le handball la non application de la règle du hors-jeu ainsi que celle de l'inviolabilité de la zone de but sont à l'origine du plus grand nombre de fautes, surtout dans les débuts.

F. V. VERGNES,
Professeur d'Education Physique et Sportive.

(1) Voir le précédent numéro.

Critérium du Lyonnais

L'équipe féminie de l'ASUL a rencontrée à Roanne l'A S Roannaise dans la finale du Critérium du Lyonnais.

La journée fut belle pour nos Asulistes qui remportèrent le Critérium, réalisant en général de nets progrès.

Au poids: Mad. Rebierre, championne de France universitaire, lance le 4 kg. 200 à 8 m. 69, battant ainsi le record du Lyonnais. Maritée Cheminal, bien que souffrant d'un sérieux mal de gorgé, réussit 8 m. 49, ce qui assure dans cette catégorie, les deux premières places à l'ASUL.

Au 200 mètres, Christiane Mazeron, enlevant la première place, bat elle aussi, le record du Lyonnais, réalisant son meilleur temps, 30" 3.5. En hauteur l'ASUL rencontre de sérieuses adversaires: D. Japid, avec 1 m. 25 et R. Chabaud 1 m. 10, nous donnent les troisième et quatrième places. Deux autres records du Lyonnais seront encore battus par Guitou Juhen au 60 mètres avec 8" 4/5 et au saut en longueur avec 4 m. 60. Notons, ici, un progrès certain et qu'il faudra continuer. Dans cette même série Suzanne Revel se classe fort bien seconde avec un bond de 4 m. 20 dépassant de 15 centimètres encore la première concurrente de l'A S. R.

Tout allait très bien, tout allait trop bien, quand deux premières places nous sont prises de justesse, pour mieux dire « soufflées », comme pion aux dames. Charbonnier se classe seconde au 800 m. derrière M. Lapo, de l'A S. R. qui fait 2' 45" 2/5 alors qu'elle même avait réalisé, avec quelle aisance, un bien meilleur temps huit jours avant.

Au relais 4 × 100, Mad. Rebierre est très bien remontée par M. Griffon, de l'A. S. R. et elles passent ensemble la ligne d'arrivée. Le temps réalisé: 1' 2/5 est joli.

Enfin l'ASUL l'emporte, l'emporte de peu, il faut dire puisque le résultat final est:

ASUL: 39 points.

A. S. R.: 33 points.

La réunion, sur un stade tout neuf, si neuf même qu'il est à peine achevé, dans un cadre accueillant et frais de verdure campagnarde, fut fort sympathique, d'autant plus encore, qu'un esprit de bonne entente, de jeune enthousiasme, pour tout dire, qu'un esprit sportif vrai, comme celui que nous aimons trouver, animait concurrentes et spectateurs. — Henri BUET.

MémoNum © montpellier3m

ARTS ET LOISIRS

LA MUSIQUE

LE JAZZ, ART MECONNU

Les Sonorités " HOT "

Avec le swing et l'improvisation, l'élément le plus caractéristique de la musique de Jazz, ce sont les sonorités « hot ».

Comme le terme l'indique, les sonorités hot sont chaudes, brûlantes même. Elles diffèrent énormément des sonorités couramment employées dans la musique classique. La façon dont chaque note est attaquée et tenue, les inflexions en général, le vibrato, sont spéciaux au Jazz. C'est l'ensemble de ces particularités qui fait que le Jazz sonne désagréablement à certaines oreilles trop « sensibles ». Elles font, au contraire la joie de ceux qui recherchent la Vie dans l'Art. Chaque note d'un solo hot est une manifestation de personnalité, de dynamisme, de sensibilité. En matière musicale, le noir n'a pas les mêmes conceptions que l'Européen; son élan créateur renverse tous les préjugés et atteint au cœur même de la Musique, sans se laisser arrêter par des considérations étrangères à son tempérament. Il faut donc chercher la beauté du Jazz aussi bien dans le swing et dans les sonorités hot que dans les lignes mélodiques elles-mêmes.

Disons un mot du vibrato, si important dans le Jazz. M. Van Praag a écrit sur ce sujet: « L'emploi de toutes les nuances dans le vibrato, véritable échelle nuancée allant même jusqu'à l'absence complète de vibrato... Toutes les rapidités de vibrato sont employées, tandis que dans la musique classique, au contraire, seul un vibrato doux et restreint, est permis ».

Le glissando, ou port de voix, ou trainée de son, est aussi très employé, et d'une façon très originale, dans le Jazz. De nombreux solistes attaquent presque toutes les notes avec un léger glissando « véritable appogiature expressive » a écrit le grand chef d'orchestre suisse, M. Ansermet. D'autres s'en servent moins souvent, seulement pour ponctuer les points culminants de leurs improvisations, ou pour renforcer, à certains endroits, la tension hot de leur sonorité.

Examinons maintenant les procédés spéciaux dont se sert le Jazz. Ces procédés n'ont pas seulement permis de varier les possibilités sonores de certains instruments. Ce ne sont pas de simples artifices, mais des moyens d'expression nouveaux, inhérents au Jazz. Ils font partie du langage propre que le Jazz utilise pour s'exprimer.

Parmi ces procédés, il convient de citer la sonorité « dirty » (méchante, sale), qui donne parfois un relief extraordinaire aux exécutions. Cette sonorité est rude, terriblement « tendue », modulée sans aucun raffinement. Qu'on écoute pour exemple le formidable solo de clarinette « dirty » de Sydney Bechet (Pops Kings sur certaines étiquettes) dans « Weary blues », par l'orchestre Tommy Ladnier Swing SW 50). Citons aussi, la sourdine « wawa » (prononcer: ouaoua), génératrice de la sonorité du même nom, et qui permet aussi le « growl », sonorité grinçante d'un effet très spécial; ces deux sonorités se fondent souvent en une seule: elles s'apparentent au jeu « dirty ». On les trouve dans les disques de « jungle-style » de Duke Ellington, et dans certains disques de l'orchestre Jimmie Lunceford, comme le merveilleux « Organ grinder's swing » (Brunswick 505-150), où la partie de trompette de Sy Oliver est un modèle du genre. Le growl s'obtient sans sourdine sur la clarinette et le saxophone, et il y atteint parfois une grande intensité, comme on pourra en juger en écoutant le début du solo de saxo alto de Benny Carter dans « Apologies » par l'orchestre Milton Mesirow (Gramophone K 7.409). N'oublions pas la sourdine ordinaire, qui adoucit le son des cuivres et le rend très velouté. Dans « Blues » par la Jam-session at Victor (Gramophone K. 7.921), Tommy Dorsey joue un beau solo de trombone bouché, au début du disque.

■

Puisque nous en sommes aux termes techniques, je voudrais en profiter pour expliquer quelques-uns d'entre eux, dont le sens reste parfois obscur pour beaucoup.

On sait que la forme adoptée par le Jazz est la variation autour d'un thème donné. Comme ce thème est généralement assez court, on le joue plusieurs fois, en le variant plus ou moins, au cours d'une exécution. Chacune de ces fois s'appelle un chorus. Au lieu de dire, comme en musique classique: première variation, deuxième variation, etc., on dit: premier chorus, 2e chorus. « Prendre un chorus », c'est jouer un chorus en solo.

Il est plus difficile d'exprimer clairement ce qu'est un break. Un thème de Jazz est composé de phrases s'enchaînant entre elles. La fin de chacune de ces phrases marque un repos de la mélodie, repos qu'on nomme pause. Or, le soliste hot, dans son improvisation, continue de jouer pendant cette pause. C'est ce qu'il improvise à ce moment qui prend le nom de « break », Quelquefois, tout l'orchestre, même la section rythmique, s'interrompt pendant le break d'un seul musicien; c'est le « break solo ».

Par extension, on appelle aussi « break » toute phrase jouée ainsi sans aucun accompagnement, même si elle n'est pas placée au moment de la pause. Voir pour exemple, le fantastique break-solo du saxophoniste-alto Johnny Hodges, dans « Whoa babe », par l'orchestre Lionel Hampton, qui n'est somme toute qu'un interlude destiné à amener un changement de ton entre deux chorus. Par contre, les nombreux break-solos dont est émaillée une exécution comme « After you've gone », par l'orchestre Bill Coleman (Swing S W 22), sont de véritables breaks parce que improvisés au moment des pauses. Le break peut aussi être rythmique: les breaks de guitare et surtout de batterie sont extrêmement fréquents.

Un « riff » est une figure plus rythmique que mélodique, en général très favorable au swing, et qui s'adapte au thème tout en le modifiant. Les arrangements sont souvent construits sur des riffs, parfois avec bonheur, comme celui de la version L. Hampton de « Whoa babe » dont j'ai parlé ci-dessus (Gramophone K. 8.040), mais le plus souvent on abuse des riffs, et cet abus provoque une impression de « déjà entendu » dont souffrent la plupart des arrangements récents. Certains thèmes sont bâtis sur des riffs, comme le fameux « Christopher Colombus ».

André HODEIR.

AU FIL DE L'ONDE

La radio nationale a retransmis depuis Montpellier une représentation de « Phèdre » donnée au théâtre de cette ville.

« S'il n'y avait dans tout notre théâtre classique dont le sujet est fourni par l'amour qu'une seule tragédie a sauver, c'est « Phèdre » qu'il faudrait choisir » a rappellé M. Emile Henriot dans un récent article. Car les personnages de « Phèdre » sont bien les plus attachants de Racine. Le caractère d'Hippolyte, bien que secondaire dans la pièce, est, en particulier, des mieux observés et des plus délicats.

J'aime assez à me représenter Hippolyte comme certains de ces jeunes hommes d'aujourd'hui qui ne pensent guère à l'amour. Il préférait, comme eux préfèrent, jouer et travailler, rendre docile au frein un coursier indompté que de dire des compliments. Lorsqu'il aimera, enthousiaste et non protégé par le scepticisme d'essais antérieurs,, ce sera avec tant d'élan que son émoi paraîtra sur son visage. On lui dira:

Il n'en faut point douter, vous aimez... Très vite les scrupules l'assaillent:

Aurais-je... dû choisir Aricie ?

Aussi s'éloigne-t-il de celle qu'il aime. Mais il n'est pas dupe de lui-même. S'il s'éloigne, ce n'est pas par indifférence, c'est par amour:

Si je la haïssais, je ne la fuirais pas.

Il vit les mêmes tourments que Phèdre. Pour lui, non seulement le mal est coupable, mais aussi la pensée seule du mal. Il pourrait prendre à son compte la parole de Phèdre:

... Non mes mains ne sont pas criminelles.

Plût aux cieux que mon cœur fut innocent comme elles.

Il repousse l'amour et souffre qu'un désordre éternel règne dans son esprit, et la mort sera pour lui une délivrance.

Hippolyte nous rappelle, au travers des violentes passions que déchaine la pièce, qu'il n'y a pas que l'amour qui compte. Ce qui lave en partie Racine de l'accusation que lui portait récemment Jean Schlumberger de ne parler, précisément, que d'amour.

■ ■

« Le Marché Noir » de Stève Passeur, que Jany Holt et Jacques Dumesnil représentaient au théâtre Edouard VII se targue d'être une pièce remplie d' « esprit nouveau ». Voyez plutôt:

Il s'agit d'un officier, qui au retour de la campagne de France, prend les meilleures résolutions: Nous avons été battu, dit-il à peu près textuellement, mais nous allons nous relever, vous allez voir ça!

Ayant dit, notre officier, qui est aussi architecte s'attelle à un grave, un très grave problème: Aime-t-il d'avantage sa femme ou sa maîtresse? Avant la guerre il préférait sa femme, pendant la guerre, sa maîtresse. Après la guerre il aura besoin de trois actes, d'être trempé par un trafiquant du « Marché noir », de vivre d'abord avec sa femme, puis avec sa maîtresse, pour s'apercevoir en fin de compte que c'est sa femme qu'il préfère.

Et, sur ce, tout content de cette conclusion morale, Stève Passeur baisse le rideau, en déclarant à qui veut l'entendre que la littéérature d'après guerre sera tout autre chose que celle d'avant.

■ ■

C'est un dessin humoristique de Grove cité par « Bonjour la France ».

La scène représente un trottoir sur lequel se tient un agent, son bâton à la main.

Un passant s'approche, soulève son chapeau, et demande bien poliment:

— Pardon, Monsieur l'agent, le Marché Noir s'il vous plaît?

Henri SABATIER.

LE THEATRE

Un étudiant à l'honneur

—»o«—

« L'Université des Heures » de Lyon, qui se signale par l'organisation de spectacle de choix: théâtre, conférences, concerts, danse, a créé cette année un « Concours National de la Pièce en un Acte ».

Plus de cent œuvres furent présentées au jury, composé d'auteurs dramatiques et des plus éminents critiques théâtraux des journaux lyonnais et parisiens repliés. Ce jury vient de faire connaître son choix qui s'est porté sur cin pièces.

Parmi les lauréats, nous avons la joie de trouver un jeune, et, qui plus est, un de nos camarades, étudiant en Droit et en Lettres à l'Université de Lyon, Jacques Robert, dont la pièce intitulée « La Tentation » fut à l'origine de ce concours, par sa qualité et la forte personnalité dont l'auteur y fait preuve.

Au mois d'octobre prochain, en une soirée de gala, les « Heures » feront représenter au Théâtre des Célestins les pièces qui viennent d'être primées.

Grâce à cette initiative, un jeune de vingt ans aura joué sur la scène d'un des plus grands théâtres lyonnais !

Disons pour terminer que Jacques Robert est aussi l'auteur d'un roman « l'Invitation à la Vie » qui sortira, au mois d'octobre 1941, aux éditions Méridien

Toutes nos félicitations à ce jeune écrivain à qui nous souhaitons une brillante carrière. — O. J.

LES LETTRES

Qualités et défauts du " roman psychologique "

A propos du "Cœur intraitable" de Robert Speaight

Voici un des rares bons romans parus depuis l'armistice; encore est-il d'un auteur étranger.

Robert Speaight est irlandais, acteur autant que romancier, il a donné depuis 1934, trois romans: « The lost Hero » (1934) « The angel in the wist » (1936) « The unbroken heart » (1941) qui vient de paraître en France, sous le titre « Le cœur intraitable ».

✣ ✣

Le Roman de Robert Speaight est typiquement psychologique, de la lignée (toute proportion gardée) de « la princesse de Clèves », de « Tom Jones » ou de « La Chartreuse de Parme ». C'est l'étude méthodique, patiente, progressive d'un jeune garçon s'éveillant à la vie, au monde, après un obscucissement mental. Le problème traité est au fond celui de la réalisation de l'homme.

La vie a un sens, postule Speaight, mais un sens propre à chacun de nous; vivre consiste avant tout à trouver le sens de sa vie, c'est-à-dire à se trouver soi-même: développer en soi les puissances qui y sommeillent, tel est le sens général de l'éthique enseigné par Speaigth.

Mais pour trouver, il faut chercher; c'est de cette recherche, de cete quête de soi-même que nous rend compte l'auteur de « Cœur intraitable »; cette recherche, cette quête anxieuse sont vues sous un angle exclusivement psychologique, et non éthique; c'est-à-dire que le drame vécu par le héros: Desmond Macmara, se traduit uniquement en termes spychologiques. Ce qui est étudié, ce sont les démarches de l'esprit de Desmond, le développement de sa conscience (au sens littéral du terme) on pourrait même parler d'une « éclosion de sa conscience », plus que le drame proprement humain que sous-entend une telle poursuite de soi-même. Le cas décrit par Speaight s'exprime littérairement dans l'abstrait, si le problème avait été posé sur le plan éthique, le drame de Desmond se serait exprimé concrétement.

Le « Cœur intraitable » est certainement un bon livre, classiquement conçu, c'est-à-dire doué d'une structure solide et équilibrée, harmonieusement écrit, concis et dense; cependant il lui manque quelque chose, une lumière ou une étincelle pour qu'il soit un grand livre, il semble un peu étriqué, par endroit même un peu grêle.

✣ ✣

Le « cœur intraitable » a, des romans psychologiques, et les qualités et les défauts: qualités de cohésion, d'unité; tout le récit est axé sur un seul personnage, tous les personnages secondaires vivent dans l'athmosphère de la « présence » du héros. Défauts d'autre part de complexité: la vie y est forcément simplifiée, elle ne peut se manifester que dans un cercle relativement étroit: le cercle où vit le héros (supériorité à cet égard des romans symphoniques comme « Contrepoint ».)

Tout roman psychologique étant l'étude d'un cas, il est forcément clos, excluant toute possibilité autre que celle qu'il décrit.

Le romancier psychologue est semblable au biologiste dans son laboratoire tous deux font des « expériences » et souvent même des « expériences pour voir », des expériences sans finalité, desquelles on ne peut tirer aucune nourriture, aucun enseignement. Au sortir de la lecture du « Cœur intraitable », on est vivement intéressé, même frappé par ce que l'on vient de lire, mais on ne peut être en aucune façon sympathisant avec le livre. Le héros de roman psychologique, qui se livre en pièces détachées, nous reste toujours humainement étranger, à nos yeux il fait toujours un peu figure de monstre.

C'est en cela qu'on peut mesurer le grand progrès qu'à fait le roman depuis cinquante ans, qui de psychologique est devenu éthique: « L'espoir » de Malraux peut être pour nous un message, un prolongement de nous-même, de même, et plus encore, un livre comme « Contrepoint » d'Huxley, pas le « Cœur intraitable » ou tout ouvrage similaire.

Ceci ne constitue pas une critique de l'ouvrage de Speaigth, mais une critique générale du genre auquel ce livre appartient.

Robert Speaght a écrit, non seulement un roman psychologique, mais encore un roman « spiritualiste » (épithète choisie, faute de mieux). Les romanciers spiritualistes sont nombreux en Angleterre, le plus célèbre de tous est évidemment Charles Morgan. Speaigth fait irrésistiblement penser à Morgan, d'autant plus que ce qui lui manque se trouve chez Charles Morgan et constitue le fond même de son génie.

Pour que le « Cœur intraitable » soit un grand livre, il aurait fallu que son auteur fût aussi poète que Morgan. Expliquons-nous. Pour le romancier spiritualiste, tout ce qui est, est placé sous la dépendance de l'esprit ou plus simplement de Dieu; le monde n'est qu'un obstacle qu'il faut franchir, une chose dont on doit se libérer, la vie est aspiration et volonté de trascendance.

Dans « Fontaine » Allison et Julie transcenderont leur humaine condition pour atteindre par l'amour à une hypostase qui les mêlera étroitement l'un à l'autre de façon qu'ils ne forment qu'une seule et même unité. Cette conception vaut ce qu'elle vaut, c'est-à-dire philosophiquement pas grand'chose, mais elle fournit d'admirables thèmes à un artiste. Et Morgan les a utilisés en grand artiste, car non seulement il est psychologue, mais encore il est poète, et par son incantation poétique il sauve son œuvre du dogmatisme et de la sécheresse. Speaght, lui, n'est que psychologue; de là, l'aspect trop rigide, par trop calculé de son œuvre.

Sparkenbroke, Byron revu par Platon, vit le drame de la réalisation humaine, trois voies s'offrent à lui: l'art l'amour et la mort, il échoue plus ou moins dans l'art et l'amour, mais il se trouve dans la mort.

Desmond Macmara, le héros de Speaigth, vit lui aussi le drame de la réalisation, il croit pouvoir se trouver dans l'amour, mais il échoue, c'est en Dieu (britanniquement conçu) qu'il se découvrira totalement. L'analogie des deux sujets est frappante, et pourtant les deux livres sont esthétiquement bien différents.

Alors que Morgan habille ses personnages, ses thèmes, de tuniques poétiques, tissées en quelque sorte autour d'eux; Speaigth, sèchement, sans participation, raconte avec art, certes, mais sans apporter cette essenielle magie, cette nécessaire transfusion de sang poétique sans laquelle il ne peut y avoir d'œuvres belles. Morgan maquille son œuvre (l'art est un maquillage) Speaght nous la livre nue, naturelle, trop naturelle.

Ses personnages ont entre eux des rapports par trop purs, ils ne sont pas en contact charnel, mais en contact spirituel, entre eux il n'y a pas d'échanges, d'interactions d'atmosphère, de fluide de sympathie ou de haine, de heurts ou d'accords de personnalités; leurs échanges de paroles ou d'actes sont quasiment mathématiques, semblables à ces échanges de balle, au tennis entre deux champions du monde. Rien n'y est contingent, tout est d'une inhumaine nécessité.

Les héros de Speaigth vivent sous le signe de la nécessité, en cela ils sont inhumains et dépoétisés.

Cette différence entre une poétisation du réel à la Morgan et une épuration du réel à la Speaigth creuse un fossé profond entre ces deux écrivains.

Ce livre n'en reste pas moins une belle réussite artistique et intellectuelle; il vaut la peine d'être lu.

Henri BERGU

Soyez de nos Amis
Abonnez-vous!

LES ARTS

Un groupe régional d'artistes

—»o«—

En février 1937 se formait à Montpellier un groupe d'artistes, habitant la ville ou Paris, le « Groupe Frédéric-Bazille ».

Il comprenait un architecte: Marcel Bernard; un sculpteur: Louis Guigues; un humoriste: Albert Dubout; et 8 peintres Ernest Arnaud, Gabriel Couderc, Camille Descossy, Georges, Dezeuze, Louis Aymar, Ernest Fouerd, Raoul Lambert et Jean Milhau.

Ces 11 membres le composent toujours, si leur nombre a été augmenté par des adhérents indépendants.

Pourquoi s'est créé ce groupe ? La préface écrite à l'occasion de la première exposition par le majoral Pierre Azéma donnait upe explication dont nous détachons ces lignes:

« Les membres du groupe n'ont en somme à peu près rien, surtout pas les défauts, de ce qu'il faut pour prétendre à constituer une Ecole, moins encore une chapelle... On les ramènera malaisément à un dénominateur commum. Ils sont d'origines, de formations diverses, de techniques variées, de générations différentes... Peut-être n'est-ce pas la moindre originalité du Groupe Frédéric Bazille que les générations s'y rencontrent sans s'y combattre... Les artistes réunis ici ont en commun l'indépendance du caractère et la jeunesse du tempérament... C'est ce qu'ils ont entendu signifier en se plaçant sous le haut parrainage de Frédéric Bazille. »

Cette volonté d'union libre entre artistes régionaux dans un groupe qui n'a rien de commun avec ces sociétés locales où s'affrontent et se déchirent les jalousies de clocher peut être citée en exemple.

L'action du groupe ne se limite pas aux expositions collectives ou particulières de ses membres ; elle s'est également donné pour tâche de continuer en faveur de la peinture vivante les efforts entrepris à Montpellier par Emile Bouvier avec « l'art d'aujourd'hui » et par Aimé Tarlet aux alentours de 1920 dans les expositions annuelles de la « Société artistique de l'Hérault ».

Une entente avec cette dernière société a fait que, cette année, le Groupe Bazille a présenté une exposition dans le même temps et le même cadre qu'elle. Sur les cimaises du groupe, outre les œuvres de ses membres, on a pu voir les envois de Boris, Chabaud, Derain, Dubreuil, Dufy, Gromaire, Lurçat, Aristide et Lucien Maillol, Osterlind, etc... dont la présence signifie assez qu'en dehors de la ville et de la région est approuvée l'action du groupe montpelliérain.

LE CINEMA

Le cinéma et le "progrès"

Dans l'Echo de la semaine dernière, François de Mourgues, écrivait: « **Le principe du cinéma est fondamentalement mauvais... Il représente très exactement le triomphe de la facilité.** »

Nous qui aimons le cinéma, non pour ce qu'il est, mais pour tout ce qu'il pourrait être, nous sommes obligé de reconnaitre que François de Mourgues a raison. Nous l'avons déjà écrit ici même. Le spectateur, confortablement assis, isolé du monde par l'obscurité, se met à rêver les yeux ouverts, se vide de toute pensée, de toute substance intellectuelle.

Tant que le dure la projection du film, le spectateur est mort à lui-même. Sa personnalité a été littéralement gobée, comme une huitre, par l'écran.

Cependant, le cinéma existe. Il fait partie de cette civilisation du 20e siècle dont certains sont si fiers. Il est le cousin germain du moteur à explosion qui anime les tracteurs agricoles et les avions, des tubes au néon et de la chaise électrique, du bidet à eau courante et des chocolats glacés.

Nous avons le droit de penser que ce fameux « progrès » n'est qu'un état de barbarie comme le monde n'en a jamais connu. Si la science matérialiste a fait d'énormes progrès, c'est en effet, toujours aux dépens de l'homme. Cette facilité, dont le cinéma est le triomphe, la machine l'offre à l'homme dans tous les domaines. Plus besoin d'ébéniste pour donner son galbe à un pied de table. Une machine suffira, à qui un manœuvre offrira le bois brut. Conséquence: disparition des ébénistes, c'est-à-dire des ouvriers « pensant » leur travail, et accroissement du nombre des manœuvres, c'est-à-dire des hommes-machines aux gestes automatiques et aux cerveaux morts.

Dans le domaine intellectuel, avons-nous fait quelque progrès? Savons-nous mieux penser qu'au temps de Platon? Nos dernières écoles littéraires soutiennent très sérieusement la prépondérance de l'inconscient, c'est-à-dire prétendent ôter à l'homme la seule faculté qui l'élève au-dessus du règne animal et le rapproche de Dieu: la possibilité d'être présent à ce qu'il fait et ce qu'il pense.

Dans le domaine moral, les habitants de l'Europe d'aujourd'hui sont-ils meilleurs que ceux de l'Europe du temps des Gaulois? Qui oserait le soutenir sans rire?

Nous avons le droit de penser tout cela, nous avons le droit de regretter que les conducteurs de peuples n'aient pas conservé jusqu'à nos jours la sagesse de cet empereur chinois à qui on présentait, il y a quelque millier d'années, une automobile et son inventeur. Il se fit expliquer l'invention, félicita l'inventeur, puis le fit couper en petits morceaux, pendant qu'on détruisait la machine.

Mais quoi que nous pensions, nous n'avons pas la possibilité de nous abstraire du monde ou nous vivons. Nous ne pouvons nier, ni les bombardiers lourds, ni le cinéma, ni les asperges en conserve. Nous devons vivre avec notre temps. Nous pouvons seulement essayer de ne pas nous laisser écraser par ses chenilles. Pour cela il faut tirer de chaque chose le meilleur parti, rester soi-même, en face des petits et des grands événements, des petites choses et des grands problèmes.

C'est pourquoi nous menons ici le combat pour une réforme du cinéma. C'est pour le moment, non point un art, mais un commerce. Il s'agit, non pas de « faire du cinéma », mais d'en vendre. Pour cela, on offre au spectateur ce qu'il aime. On chatouille ses sens en lui montrant de belles filles ou de jolis garçons, et sa sensiblerie en lui racontant des histoires stupidement dramatiques et qui finissent bien.

Or, le cinéma peut s'adresser aussi à l'esprit. Il peut faire travailler l'esprit du spectateur, au lieu de lui donner toujours du « tout mâché », et même du digéré. Il faudrait pour cela que le metteur en scène lui-même commençât par faire appel à son intelligence au lieu de mettre uniquement en branle sa faculté de « penser en images ». Il faudrait qu'il usât des immenses possibilités de suggestion, d'ellipse, de constructions abstraites, d'évocation de l'invisible et de l'inaudible, qu'offre le cinéma, et que personne, jusqu'ici, absolument personne, n'a su employer.

Le cinéma pourrait alors demander à l'esprit du spectateur une participation active, au lieu de l'assommer par une succession d'images sans imprévu.

Le cinéma peut devenir un art. Il ne lui manque, au fond, que des artistes.

René BARJAVEL.

« L'Echo » chuchote...

Paul Valéry se plaignait amèrement, l'autre jour, dans le Vestibule du Palais Mazarin... des restrictions.

— Ah mon cher, disait-il, je maigris, je fonds, j'ai une faim, mais une faim... »

Qui aurait cru que l'auteur de « La Jeune Parque » pût être tourmenté par d'aussi basses contingences ? Il est de ces hommes dont on croirait volontiers que, nourris de poésie, ils peuvent se passer complètement de nourritures matérielles.

Voilà qui nous apprend que Narcisse lui-même ne peut pas vivre seulement de la contemplation de son reflet.

■ ■

Relevé dans Paris-Soir ce titre : « Dans le secret du Cancer, la chimie vient de franchir un nouveau pas. »

Il est difficile, en si peu de mots, d'accumuler autant d'exemples de charabia.

Bien entendu, ce titre s'étalait sur plusieurs colonnes, en énormes caractères gras, afin que même les vieillards et les myopes puissent lire cette phrase effarante.

Le grand journalisme travaille, comme chacun sait, à l'éducation des masses.

En marge de l'enquête de l'Echo :

Un journal rapporte cette phrase de Charles Bribant, l'auteur du Roi dort:

— Selon moi, la culture, c'est tout ce que nous avons su... et que nous avons oublié.

■ ■

Un journal italien révèle que dans l'œuvre du Dante on ne trouve que dix-sept superlatifs.

On sait qu'en Italie les adjectifs en « issimo » sont d'usage courant. Des écrivains notables ont usé et abusé. D'Annunzio évoluait volontiers sur ces sommets où l'on ne parvient qu'en superlativant les superlatifs eux-mêmes.

On n'en apprécie que mieux la divine simplicité du Dante, qui a su se plier à la règle la plus essentielle de l'art d'écrire : dire simplement ce qu'on veut dire.

■ ■

Le Prix de Mai fondé à Paris par Mme Arthème Fayard, et destiné à un auteur de moins de trente ans, n'a pas été décerné, faute de manuscrits de qualité. Voilà, de la part du jury, une sévérité peu habituelle, et fort sympathique. Colette, qui en faisait partie, a donné à ce sujet quelques éclaircissements:

Le groupe des essais méritait autant d'attention qu'un groupe de visages. Point de beauté précise, des promesses, des traits révélateurs, à l'état d'ébauche...

Le trait le moins agréable qui émane de ces feuillets, encore anonymes, est celui de la facilité...

L'un des manuscrits envoyés au Prix de Mai émane d'une très jeune fille, capable juste d'écrire son agréable début; le reste est à l'état de négligente esquisse...

Impatience, zigzags d'une volonté dont la persévérance est le pire ennemie, inaptitude à comparer d'un œil plein de lucidité et de douleur le travail du jour à celui de la veille, voilà donc, jeunes gens hantés d'écrire, ce qui retarde la comparution devant nous d'une œuvre écrite avec amour ?

Qoi qu'il en soit, nous vous attendons...

Venant d'un aussi grand maître de la langue française que Colette, de cette ouvrière des mots qui peine sur sa page, le reproche de facilité porte durement. Les jeunes qui veulent écrire, comme les autres jeunes, sont atteints de ce mal terrible, mal qui était celui de l'avant-guerre. Ils s'en guériront. Mais il faudra qu'ils transpirent

■ ■

Si vous interrogez votre libraire, il vous dira que parmi les livres qui se vendent le mieux, il faut ranger... les atlas.

Certes, chaque édition est en retard, car aujourd'hui, l'histoire et la géographie vont vite, mais l'acheteur peut, chaque matin, avec la gomme et le crayon, rectifier les frontières.

■ ■

La Tunisie française littéraire publie trois admirables « Chants à la Jeune Fille », présentés par Jean Amrouche.

Ces trois chants ont été composés par ma mère, en dialecte kabyle, sur des mélodies dont les paroles sont perdues, précise Jean Amrouche. Le lecteur voudra bien s'efforcer de créer en lui-même la musique absente, car les paroles berbères n'en sont pas séparées. Qu'on se souvienne qu'il en est ainsi de toute poésie primitive.

Voici le premier de ces poèmes:

Jeune fille, veux-tu m'accompagner
Le long de la rivière ?
Nous irions mangeant des figues...
La mort met fin aux misères.

«Ma mère, le fleuve m'a emportée.»

Jeune fille, veux-tu m'accompagner
De montagne en montagne ?
Nous irions cueillant la joie....
La mort est le vrai refuge.

«Ma mère, le fleuve m'a emportée.»

Jeune fille veux-tu m'accompagner
De la plaine à la plaine ?
Nous verrions la gloire du monde...
Tu le sais, la mort est là.

«Ma mère, le fleuve m'a emportée.»

Veux-tu que nous partions, jeune fille
Viens, montons sur une barque,
Et nous glisserons comme des poissons,
Puisque vers nous la mort s'avance.

«Ma mère, le fleuve m'a emportée.»

Voilà une poésie qui est de tous les temps, de tous les lieux, et à propos de laquelle il n'est pas question de discuter si elle faite pour une élite ou pour la foule...

■ ■

Un « Homme à vendre » a terminé sa carrière après trente représentations. Le théâtre où se jouait cette pièce sportive a fermé ses portes. L'Homme a vendre n'a pas trouvé d'acheteur. Il devait être bien maigre.

■ ■

Julien Bertheau a écrit, en collaboration avec Georges Simmer, une pièce intitulée: Le Grand Rayon. Bertheau a trente ans. Simmer est du même âge. Leur pièce est l'histoire de leur génération. Le Grand Rayon, c'est, malgré tout, l'espoir.

La pièce sera jouée uniquement par des débutants, élèves et amis de Julien Bertheau.

■ ■

Le théâtre Hébertot, a donné, en matinée, Britannicus, avec une « préface parlée » de Jean Cocteau.

Jean Cocteau explique Racine. Bientôt il nous expliquera l'Evangile. Si Dieu venait à Paris, Jean Cocteau nous le présenterait.

■ ■

Ce qui est inquiétant, ce n'est pas que Cocteau continue à être ce qu'il a toujours été: un touche-à-tout, qu'il ait pris avec l'âge des habitudes de vieille fille qui met son nez dans toutes les conversations.

Ce qui inquiétant, c'est que Paris, le Paris de la guerre, de l'occupation, supporte cette vieille cabotine et son retour d'âge.

La semaine dernière, nous constations que la N. R. F. restait semblable à elle-même, coupeuse de cheveux en tranches, exploratrice d'états d'âme fumeux.

Aujourd'hui nous déplorons l'importance du rôle joué par Jean Cocteau dans la vie littéraire parisienne d'après-guerre. La Révolution Littéraire n'eut pas commencée. Jean Cocteau d'un côté de la ligne, Henry Bordeaux de l'autre, d'un part de la tisane, d'autre part de la culture de streptocoques, voilà tout ce q'on prétend nous offrir comme nourritures !

Nous comptons sur les jeunes, sur ceux qui n'ont d'admiration, ni pour les fadeurs académiques, ni pour les déliquescences distinguées des œnuques littéraires, pour nous donner des nourritures plus substantielles. Ces jeunes-là existent. Ils se révèleront. Le besoin d'une littérature saine, d'une littérature d'espoir, de courage, d'une littérature virile, est trop grand pour que cette littérature ne surgisse point.

■ ■

A Paris sévit une troupe de « Petits Chanteurs d'Opéra » qui donna sa première représentation avant la guerre. Des gamins et des gamines dont les plus âgés n'ont guère que treize ans, jouent les pièces classiques du répertoire lyrique. Ainsi voit-on une Carmen de 10 ans exciter un toréador guère plus âgé qu'elle, et une Manon et un Des Grieux grands comme deux bottes d'asperges se déclarer en roucoulant leur amour. Le tout, bien entendu, en costumes « ad hoc », les jeunes héroïnes étant pourvues, pour la circonstance, de poitrines démontables.

Il n'y a rien de plus beau, qu'une belle voix d'enfant. Mais faire interpréter par ces instruments si purs ces vieux drames vermoulus avec leurs passions en carton-pâte et leurs mélodies usagées, c'est commettre le même sacrilège que de troubler l'eau vierge d'une source avec un cul de bouteille de pernod.

■ ■

C'est aux Noctambules qu'une troupe jeune joue la première pièce de Giono « Au bout de la route ». Comme on peut s'en douter, c'est plus par ses qualités littéraires, par son atmosphère poétique que par ses qualités dramatiques, que cette pièce retient l'attention. Le public parisien lui a fait un accueil honorable.

■ ■

Rip est mort. On a rappelé ses bons mots, on a loué son esprit, on a versé quelques larmes sur son cercueil. C'est très bien. Mais quelqu'un qui exagère, c'est ce confrère qui écrit: « Notre Beaumarchais vient de mourir ! »

Tout de même...

■ ■

Ceux qui le pleurent surtout, ce sont ses contemporains, aux yeux de qui il symbolisait une époque où tout était facilité et sourires, l'époque fabuleuse d'avant l'autre guerre.

■ ■

Jean-Louis Barrault de qui les amateurs du théâtre jeune espéraient beaucoup, semble décevoir ses admirateurs. Il vient de jouer, à la Comédie Française, l'André del Sarte d'Alfred de Musset, exactement de la façon qu'il y avait joué, il y a quelques mois le Cid. C'est un acteur tendu, crispé, dont le registre ne comprend — il faut le craindre — que fort peu de notes.

En somme, Barrault, qui passait pour révolutionnaire, se trouve parfaitement à sa place à la Comédie Française.

■ ■

Maurice Cloche vient d'entreprendre la réalisation de « Départ à zéro ». Ce pouvait être l'histoire du jeune cinéma français. Départ à zéro. Mais où se jugera l'arrivée ?

■ ■

J.-P. Ducis va tirer un film d'une pièce de Jean de Letraz: « On demande un ménage ». Jean de Letraz est l'auteur de « La Fessée », pièce hautement morale, comme son titre l'indique, et d'un niveau littéraire supérieur. Un film en fut tiré, dont le clou était la vue, en gros plan, du derrière d'une petite femme, habillé d'une charmante culotte brodée, lequel recevait d'une main masculine la fessée en question.

On voit que Jean de Letraz et son œuvre ont droit à la reconnaissance du cinéma français. Il est normal qu'on ne les oublie pas au moment où il s'agit de sauver les « vraies valeurs spirituelles » de la France !

■ ■

Cela fait déjà un bon moment que les prises de vue du dernier film d'Abel Gance sont terminées. Mais le montage s'en avère long. Le « génial » metteur en scène y travaille lui-même. En attendant, la sortie du film est retardée de semaine en semaine. Quand « La Vénus Aveugle » verra-t-elle le jour ?

■ ■

Grande nouvelle : dans son prochain film « Premier rendez-vous », Danielle Darrieux ne portera plus les cheveux « à la Danielle », c'est-à-dire tombant en vastes ondulations sur les épaules. Elle les portera relevés au-dessus de la tête, à la mode du siècle dernier.

Voilà de quoi confondre les grincheux qui prétendent que le cinéma français ne fait rien pour se renouveler.

■ ■

L'émission « à la fortune des ondes », commence toujours par un départ de locomtive.

Le train des ondes hertziennes, serait-il traîné par une machine de Papin?

Petites Annonces

7 fr. la ligne. — Tarif spécial pour les demandes d'emploi et les ventes et achats de livres: 1 franc la ligne

Yvonne MARTINET
Alphonse Daudet, sa vie et son œuvre 1840-1897, mémoires et récits (in-octavo 82 pages), prix.... 100 fr.
Numa Roumestan d'Alphonse Daudet: la pièce et le roman (137 pages), prix. ..... 30 fr.
En dépôt: librairie Dubois et Poulain, Grand'Rue, Montpellier.

COURS VACANCES. Prép. licence droit pend. mois août. Station Les Contamines, près Chamonix (Haute-Savoie), centre excursions. Cours par prof. Faculté. S'inscrire: Henri BAUD, Saint-Gervais-les-Bains (Haute-Sav.).

CAMPEURS, Ajistes. Auberge Jeunesse Les Foverands, Combloux (Haute-Savoie), près Mégève, face Mont-Blanc. Tous sports. Nourriture soignée; 30 fr. par jour.

CORRESPONDANCE

ETUDIANTE, 18 ans, cherche correspondant sérieux, 30 ans max. pour échanger idées sur littérature, poésie, théâtre, musique, etc. Parisien de préférence. — Ecrire Echo n° 20.

Le secrétaire général, gérant: René BARJAVEL.

Imprimerie Causse, Graille et Castelnau, 7, rue Dom-Vaissette, Montpellier.

MémoNum © montpellier3m